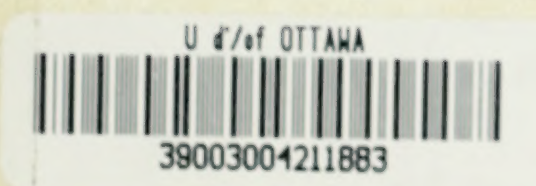

U d'/of OTTAWA
39003004211883



Franges d'Autel

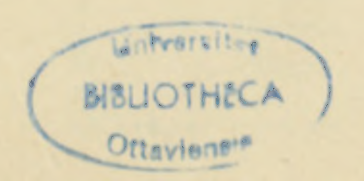
Illustré de 18 grandes compositions
et de 26 dessins de Lagacé.

Franges d'Autel

. . . POESIES DE . . .
Serge Usène, Emile Nelligan, Lucien Renier,
Arthur de Bussières, Albert Ferland,
J.-B. Lagacé, Amédée Gélinas,
Louis Dantin, etc.



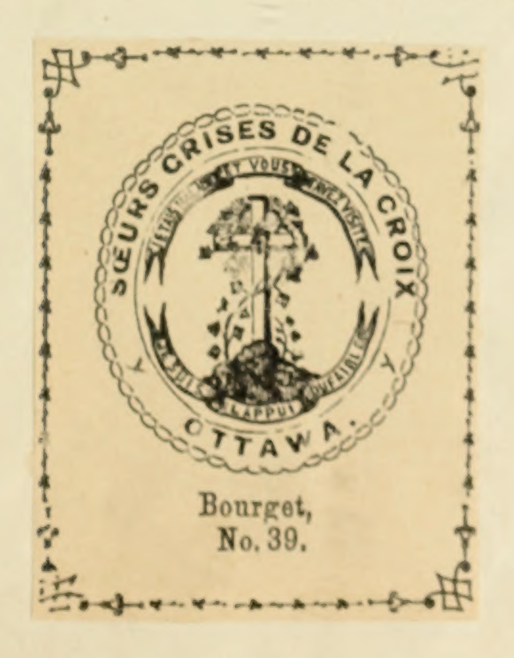
MONTRÉAL
1900



Dédicace

Au Dieu caché sous la nuée du Sacrement, — à Celui qui est la suprême Poésie, étant la substance de l'Idéal et l'absolu du Mystère, — ces pages sont vouées et offertes. — Elles voudraient être une fumée d'encensoir devant son Trône, — un chant où vibrerait quelque chose de ses harmonieuses Beautés, — ou bien, pour l'autel de son Sacrifice, une frange où l'or mêlerait l'étincellement de ses paillettes au dessin délicat et capricieux de la dentelle.

LES AUTEURS.







(*Légende*)

Ce soir-là, le seigneur Guido, comte d'Ystel,
S'enferma, soucieux et sombre, en son castel,
Et quand, sous les préaux garnis de vieilles armes,
L'ombre noire eut tendu son voile solennel,
Seul, et le cœur broyé, pleura toutes ses larmes.

Or, l'éther s'enivrait des baumes du printemps,
Et le seigneur d'Ystel atteignait ses vingt ans !
A l'âge du bonheur les larmes sont amères :
Plus tard, l'âme se trempe, et les pleurs moins brûlants
En des sillons connus roulent de nos paupières.

Lui, parmi sa détresse et parmi ses sanglots,
Faisait monter sa plainte en de sinistres flots :
" Dieu puissant, disait-il, et qui vois ma torture,
" Es-tu donc de moitié dans les cruels complots
" Que trame le destin contre ta créature ? "

" Berthe, mon seul amour, l'épouse de mon cœur
" Et la fleur de ma vie expire ! un mal vainqueur
" La consume et l'entraîne en sa course mortelle ;
" Et tu sembles narguer d'un sourire moqueur
" Mon désespoir brûlant qui t'invoque pour elle !

" Dix mois à peine, hélas ! comme un jour qui s'enfuit,
" Ont passé sur l'éclat de cette ardente nuit
" Où nos âmes chantaient aux fêtes nuptiales :
" Et déjà mon amour, portant son premier fruit,
" M'abandonne et s'enfonce aux ombres glaciales !

“ Pourtant, je t’ai prié, mon Dieu ! d’un cœur d’enfant ;
“ J’ai ployé les genoux chaque jour, et souvent
“ J’ai prolongé ma veille en mes nuits solitaires ;
“ J’ai prodigué l’aumône aux portes du couvent
“ Et j’ai de mes deniers doté deux monastères.

“ On m’a vu, mendiant et le cierge à la main,
“ Ensanglantant mes pieds aux ronces du chemin,
“ Gravir le mont abrupt où celui qui supplie
“ Est plus près, disait-on, de ton secours divin,
“ Étant plus près du cœur de ta Mère Marie.

“ Et j’ai jeûné, souffrant la faim, pour te fléchir,
“ Et, vieillard à vingt ans, sevré de tout plaisir,
“ J’ai condamné ma chair aux rigueurs du cilice ;
“ Toi, Seigneur, insensible et sourd à mon soupir,
“ Chaque jour dans mon cœur tu creusais le supplice !

“ Et ma Berthe se meurt !... Ce soir, en la laissant,
“ J’ai deviné l’adieu de son œil languissant
“ Et j’ai senti la mort au froid de son étreinte ;
“ Sa parole a vibré d’un solennel accent
“ Et chacun de ses mots semblait un glas qui tinte....

“ O Dieu ! non, tu n’es pas le Père de douceur,
“ Puisque, par ton décret, le trépas ravisseur
“ Nous arrache sitôt les âmes de nos âmes,
“ Et puisqu’il me faut voir, hélas ! ma tendre sœur
“ Se débattre aux replis de ses horribles trames !...

“ Ah ! dût ce cri de rage être à tes yeux pervers,
“ S’il était un pouvoir, un être en l’univers
“ Qui voulût compatir à ma peine cuisante,
“ À l’instant, en tout lieu, fût-ce au fond des enfers,
“ J’irais prier, gagner son aide bienfaisante ! ”

Or, Guido s’égarait en ces propos hardis,
Sans songer que l’orgueil n’a que des pleurs maudits
Et que Dieu reste bon dans sa justice même.
Et tandis qu’il parlait, son ange au paradis,
Fermait, épouvanté, son oreille au blasphème.

Et, bien loin de monter vers le trône d'en haut,
Ses larmes descendaient sous terre, inerte flot,
Et leurs gouttes sans foi, perçant la vaste couche,
Lentement s'infiltraient jusqu'au sombre cachot
Qui scelle des damnés l'éternité farouche.



Lui, s'exaltant aux bruits de son âme en émoi :
" Pour prix de son salut, dit-il, qui veut ma foi ?
" Qui veut que je l'adore et le serve en esclave ?..."

. . . .

Une voix résonna disant : "*Invoque-moi !*"
Une voix surhumaine, au son étrange et grave...

Le chevalier frémit, comme sous un poignard ;
Il se dressa soudain, tout blême, l'œil hagard,
Scrutant de tous côtés la pénombre effrayante ;
Mais, dans une lueur bleuâtre, son regard
Ne vit rien qu'une forme indécise et fuyante.

Seulement, près de lui, sur la table posé,
Etait un livre ouvert, avec un sceau brisé,
Un vieux livre rongé par la rouille de l'âge....
Or, en lettres de feu, le parchemin usé
Portait écrit : SATAN, à la première page....

. . . .

Tout chrétien, en tel cas, sans même être dévôt,
Du signe de la croix se fût muni bientôt ;
Mais Guido, fasciné par la vision noire,
Etait déjà captif de l'infernal suppôt,
Et d'un geste fiévreux il saisit le grimoire.

. . . .

Le matin le trouva sur le livre penché :
Il savait les secrets du Prince du péché,
Et comment, au moyen des formules magiques,
La nature livrait son remède caché,
Comment la mort cédait aux nombres fatidiques.

Sa tête était brûlante et son corps était las :
Pourtant, quand le soleil, chassant l'ombre d'en bas,
Mit un rideau de flamme à sa couche déserte,
Guido se prit à rire et dit, levant son bras :
“ En dépit du Très-Haut tu vivras, ô ma Berthe !... ”

(à suivre) SERGE USÈNE.





Messe Basse

Le vieux prêtre, amaigri par l'austère vigile,
Officie à l'autel gothiquement construit,
Et du missel romain qu'il feuillette sans bruit
Les oraisons vers Dieu montent d'un vol agile.

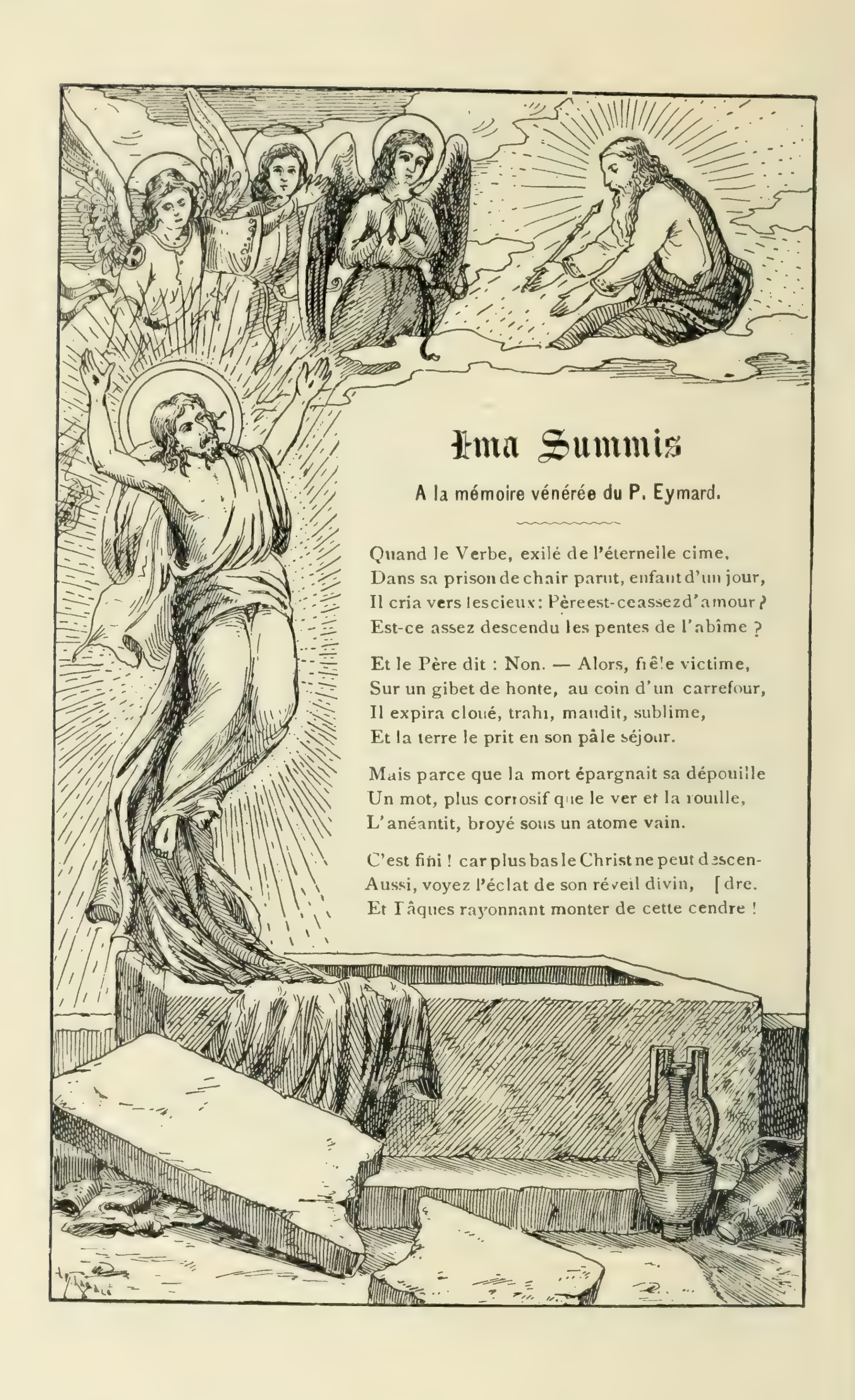
C'est là que, chaque jour, sitôt que l'aube luit,
L'étole avec l'amict couvrant sa chair fragile,
Il immole, en disant les mots de l'Evangile,
Le Dieu qui par amour s'est fait homme pour lui.

Or, parfois, au moment où son regard se penche,
Il advient qu'au vitrail l'aurore qui grandit
Lance un rayon pourpré jusqu'à la nappe blanche.

Et le vieillard, soudain, se redresse, interdit,
L'âme d'un sentiment indicible hantée,
De voir, entre ses mains, l'Hostie ensanglantée !

Lucien Renier





Ima Summis

A la mémoire vénérée du P. Eymard.

Quand le Verbe, exilé de l'éternelle cime,
Dans sa prison de chair parut, enfant d'un jour,
Il cria vers les cieux : Père est-ce assez d'amour ?
Est-ce assez descendu les pentes de l'abîme ?

Et le Père dit : Non. — Alors, frêle victime,
Sur un gibet de honte, au coin d'un carrefour,
Il expira cloué, trahi, maudit, sublime,
Et la terre le prit en son pâle séjour.

Mais parce que la mort épargnait sa dépouille
Un mot, plus corrosif que le ver et la rouille,
L'anéantit, broyé sous un atome vain.

C'est fini ! car plus bas le Christ ne peut descen-
Aussi, voyez l'éclat de son réveil divin, [dre.
Et Pâques rayonnant monter de cette cendre !



II

O toi, disciple vrai, quand au pied de l'autel
Tu contemplas un Dieu réduit à la poussière,
Ton âme en ce néant se perdit toute entière,
Et tu refis en toi l'holocauste immortel.

Vinrent les durs labeurs, l'épreuve meurtrière,
T'écraser sans repos sous leur âpre martel,
Et le monde rugir, é outfant ta prière,
Et l'Archange d'enfer te jeter son cartel.

Dieu même t'oublier dans ta rude agonie....
Toi, tu courbas le front devant l'ignominie,
Devant la mort, devant les tourments assassins

Aussi, parmi les chœurs que les palmes ont ceints
On te verra, fê.é de gloire et d'harmonie,
T'élever lentement au firmament des saints.

Serge Usène.



Désolation

Avec Ton Fils, Seigneur, héroïque Trouvère,
Marchant pour expirer au sombre Golgotha,
Je mêle, sur la route où Son pied s'incrusta,
L'amertume de vivre aux sanglots du Calvaire.

Pourtant, mon cœur est jeune et mon rêve chanta
Comme un vin frémissant dans le cristal d'un verre.
Et je m'en vais au jour obstinément sévère,
Ivre, par les sentiers que l'Homme-Dieu monta.

Or, hier, j'allai seul dans le désert Cénacle,
Et, ployant les genoux devant le Tabernacle
Où vous offrez au monde et Chair et le Sang ;

Dans le grand Vase d'or où les âmes vont boire
J'aurais voulu plonger mon être agonisant :
Mais Jésus-Christ pleurait au fond du Saint Ciboire.

ARTHUR DE BUSSIERES.





II


PENDANT trois jours, par le vallon,
Par la forêt, par la prairie,
Par la mousse et l'herbe fleurie,
On vit le chevalier félon
Promener seul sa rêverie.

Il marchait, le regard baissé,
Et parfois, se penchant aux franges
Des ruisseaux, dans les lits de fanges
Il cueillait d'un geste empressé
Quelque fleur aux teintes étranges.

Ou bien, sous les profonds taillis
Ténébreux comme des repaires,
Il allait, soulevant les pierres,
Et poursuivait dans les fouillis
La fuite folle des vipères.

Quand la lune au flanc du côteau
Agrandissait les ombres vaines,
Guido, la fièvre dans les veines,
Rentrait, portant sous son manteau
De larges bouquets de verveines.

Puis il allait, d'un pas tremblant,
Entr'ouvrir la funèbre porte...
Là, le corps vaincu, l'âme forte,
Toute blanche dans son lit blanc,
Berthe gisait comme une morte.

Et Guido disait : " Mon amour,
" Reprends espoir, garde courage !
" Beau lis, tu frémis sous l'orage,
" Mais la fin du troisième jour
" Tout-à-coup brisera sa rage.

" Sois heureuse et bannis l'effroi,
" Car, au flanc des roches voisines,
" J'ai cueilli des fleurs, des racines,
" Et j'en veux composer pour toi
" De souveraines médecines. "



Mais elle : " Pourquoi me quitter,
" Ami, quand vient ma dernière heure ?
" Ah ! plutôt près de moi demeure !
" Car qui donc saurait arrêter
" La mort, si Dieu veut que je meure ?

" Pour mon corps tout espoir est vain :
" C'est assez que celui qui m'aime
" À mon âme en langueur extrême
" Procure l'aliment divin
" Qui rend vivante la mort même."

— " Ce pain que tu veux pour mourir,
" Moi, je sais qu'il te fera vivre !..."
Et Guido, que l'enfer enivre,
Relisait en son souvenir
La page exécrable du livre :

Quiconque prétend faire honnneur
A Satan, Prince de Lumière,
Avant tout, que d'une âme fière,
Maudissant le Corps du Seigneur,
Il le foule dans la poussière.

Et tous deux mêlaient leurs douleurs ;
Mais les larmes que fait répandre
A l'épouse son amour tendre
Montent : l'époux verse des pleurs,
Las ! qui ne savent que descendre !

Cependant, chaque heure, ô tourment !
Attisait la fièvre brûlante,
Et, broyant la chair défaillante,
La mort, sans trève d'un moment,
Accomplissait son œuvre lente.



. . . .

Lorsque le troisième matin
Dans les prés ouvre l'églantine,
On entend là, sur la colline,
Une cloche au pleur argentin
Murmurer dans la tour voisine.

Bientôt, aux routes du château,
Avec son enfantine escorte
Apparaît un prêtre qui porte
Sous les plis de son blanc manteau
Le pain sacré qui réconforte.

L'huis s'ouvre au Mystère de Dieu.
Déjà, sur son lit de souffrance,
Berthe a tressailli d'espérance,
Et son cœur au chant de l'adieu
Mêle l'hymne de délivrance.



Guido, d'un regard frémissant
Contemple les apprêts mystiques,
Le missel aux riches dyptiques
Et le ciboire éblouissant
De perles et d'émaux antiques.

Bientôt, dans les doigts du prieur,
Sous le reflet calme des cierges
Comme d'angéliques flamberges,
Rayon pur d'un monde meilleur,
Brille l'Hostie aux candeurs vierges.

Et la mourante au Pain du ciel
Ouvrant la bouche de son âme,
Aspire le divin dictame
Et goûte la saveur du miel
Avec l'ivresse de la flamme.

Puis le ministre, sur l'autel
Déposant le sacré ciboire,
Lui dit la suprême victoire,
Et l'éclat du règne immortel
Et les délices de sa gloire.

Mais tandis qu'au verbe de foi
Elle entr'ouvre son cœur docile,
Guido suit un rêve stérile ;
Et soudain, la rage et l'effroi
Luisent dans son regard fébrile....

Le ciboire est ouvert encor ;
Nul œil humain ne le protège :
Seuls les anges lui font cortège....
L'infâme dans le vase d'or
A plongé sa main sacrilège !

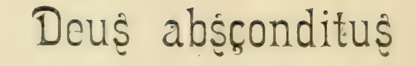
" Qu'elle est douce, ô mon Rédempteur !
" Votre paix que j'ai ressentie ! "
Murmure une voix amortie.
Dieu ! quel écho blasphémateur
Grince tout bas : " A moi l'hostie ! "

Mais quand le traître frémissant
Triomphe en son âme damnée,
L'âpre sentence est fulminée
Par la bouche du Tout-Puissant :
A mourir Berthe est condamnée !

(*à suivre.*) SERGE USÈNE.



Deus absconditus



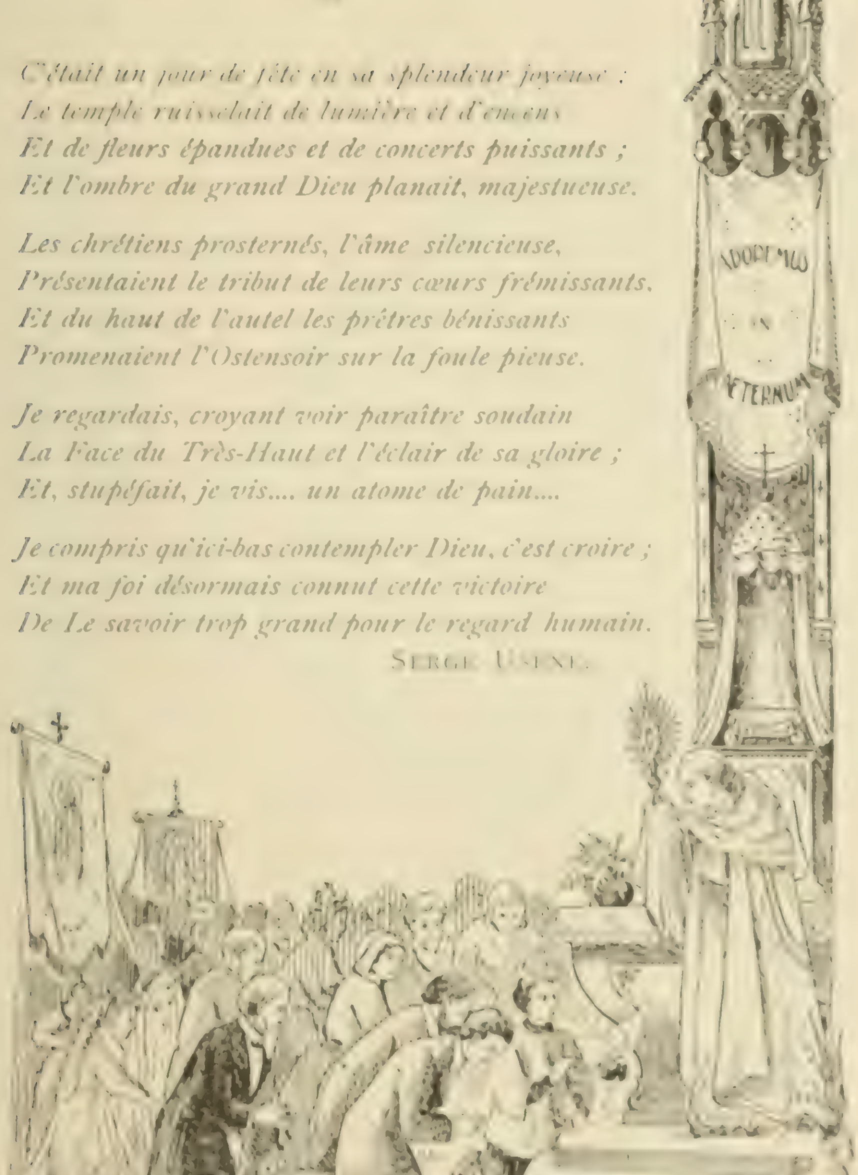
C'était aux premiers feux de la première aurore ;
Tout être s'éveillait, jeune, aimant, radieux ;
Les astres s'allumaient aux espaces des cieux
Et la terre parait son orbe vierge encore.

Soudain, comme un parfum léger qui s'évapore,
Un murmure monta, subtil, mystérieux,
Disant : " Où donc est-Il ? Où se cache à nos yeux
Le Créateur géant qu'il faut que l'on adore ? "

Et des millions de voix répétèrent tout bas
La question inquiète, et toutes les prunelles,
Avides, recherchaient la trace de Ses pas....

Alors, un cri tomba des sphères éternelles :
" Insensés ! Par delà les images charnelles
" Adorez à genoux CELUI QU'ON NE VOIT PAS ! "





II

C'était un jour de fête en sa splendeur joyeuse :
Le temple ruisselait de lumière et d'encens
Et de fleurs épandues et de concerts puissants ;
Et l'ombre du grand Dieu planait, majestueuse.

Les chrétiens prosternés, l'âme silencieuse,
Présentaient le tribut de leurs cœurs frémissants.
Et du haut de l'autel les prêtres bénissants
Promenaient l'Ostensoir sur la foule pieuse.

Je regardais, croyant voir paraître soudain
La Face du Très-Haut et l'éclair de sa gloire ;
Et, stupéfait, je vis.... un atome de pain....

Je compris qu'ici-bas contempler Dieu, c'est croire ;
Et ma foi désormais connut cette victoire
De Le savoir trop grand pour le regard humain.

SERGE USENE.

LA PREMIERE NUIT D'EXPOSITION

DANS LA NOUVELLE-FRANCE.

C'ÉTAIT le désert fauve en sa splendeur austère ;
Rien n'animait encore le vierge coin de terre
Où Montréal devait plus tard dresser ses tours.
En aval du courant, et suivant les détours
Qui creusent çà et là les rives ombragées,
Sous les feux du midi, trois pirogues chargées
— Près de l'endroit nommé depuis *Pied-du-Courant* —
Ensemble remontaient les eaux da Saint-Laurent.
Qui côtoyait ainsi les courbes du grand fleuve ?
C'était le fondateur, c'était de Maisonneuve,
Avec de Montmagny, le courageux soldat,
Vimont, l'apôtre saint, fier d'un double mandat,
Et, comme pour dorer cette ère qui commence,
Deux femmes, deux grands cœurs : de la Peltrie et Mance :

Ils sont accompagnés de laboureurs normands,
De matelots bretons, fiers enfants de la Gaule,
Travailleurs qui devront, le mousquet sur l'épaule,
Le poing à la charrue ou la hache à la main,
S'ouvrir au nouveau monde un si large chemin.

Sur le calme des eaux une voix nous arrive ;
C'est un cantique saint, qu'aux échos de la rive,
Dans l'éclat radieux d'un soleil flamboyant,
La petite flottille envoie en pagayant.
—Halte ! a crié quelqu'un.
Et bientôt, sur la berge,
Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,
Nos voyageurs rendus dressent leur campement.
Puis ensemble à genoux, dans le recueillement,
Rappelant au Très-Haut sa divine promesse,
Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la Messe
Au pied d'un tabernacle à la hâte élevé.

" Vous êtes, dit le prêtre, un grain de sénevé
Que Dieu jette aujourd'hui dans la glèbe féconde ;
La plante qui va naître étonnera le monde ;
Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu
Les instruments choisis du grand œuvre de Dieu ! "—

Et pendant que l'Hostie en sa châsse sacrée
Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,
Un long *Pange lingua* s'élevait dans les airs
Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.
Auprès du drapeau blanc, la sainte Eucharistie
Resta là tout le jour.

La tête appesantie,
— Quand le soleil tomba dans le couchant vermeil,
Nos pieux voyageurs, accablés de sommeil,
Dans une nuit de paix douce et réconfortante,
Le repos bien gagné qui doit les prémunir
Contre le lourd fardeau des tâches à venir ;
Quand, tout à coup, dans l'ombre éparse des ramées
Ils virent mille essaims de mouches enflammées,
Qui, croisant à l'envi leur radieux essor,
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or,
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,
Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

Alors chacun se met en chasse ; l'on poursuit
Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit.
Puis, liant à des fils les blondes lucioles,
On en fait des réseaux, flottantes auréoles,
Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés.

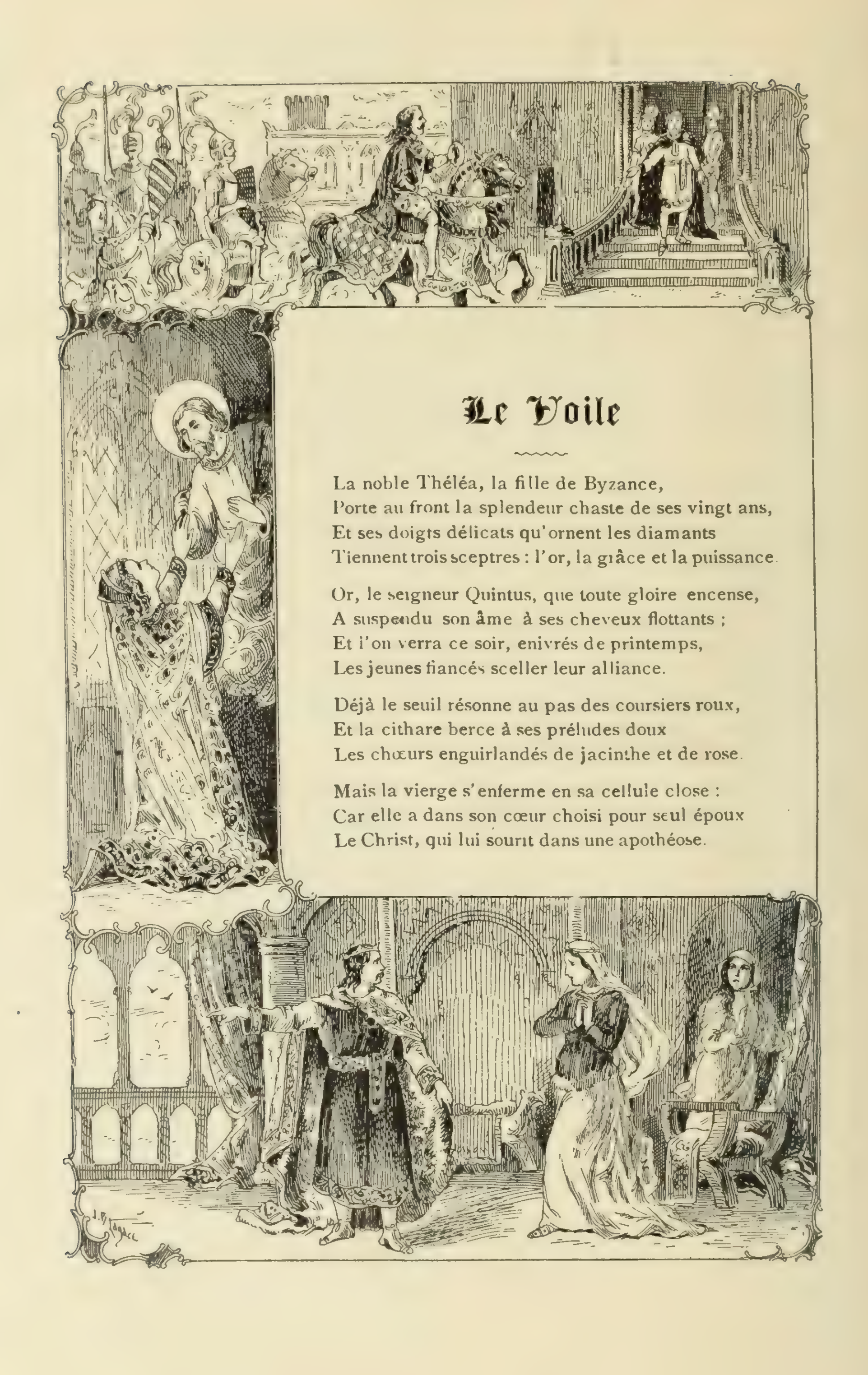
Quelques instants plus tard, dans les bivouacs voilés
Par les grands pins versant leurs ombres fraternelles,
Après avoir partout placé des sentinelles,
Près du fleuve roulant son flot silencieux,
La troupe s'endormit sous les regards des cieux.

Et pendant que ces forts, âpres à la corvée,
Voyaient dans leur sommeil grandir l'œuvre rêvée,
Astre pieux trônant dans le calme du soir,
Sur l'autel, dans le pli du drapeau, l'Ostensoir,
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.

O genèse sublime ! ô spectacle idéal !
Ce fut cette nuit-là que naquit Montréal.

Louis Fréchette.

(*La légende d'un peuple.*)



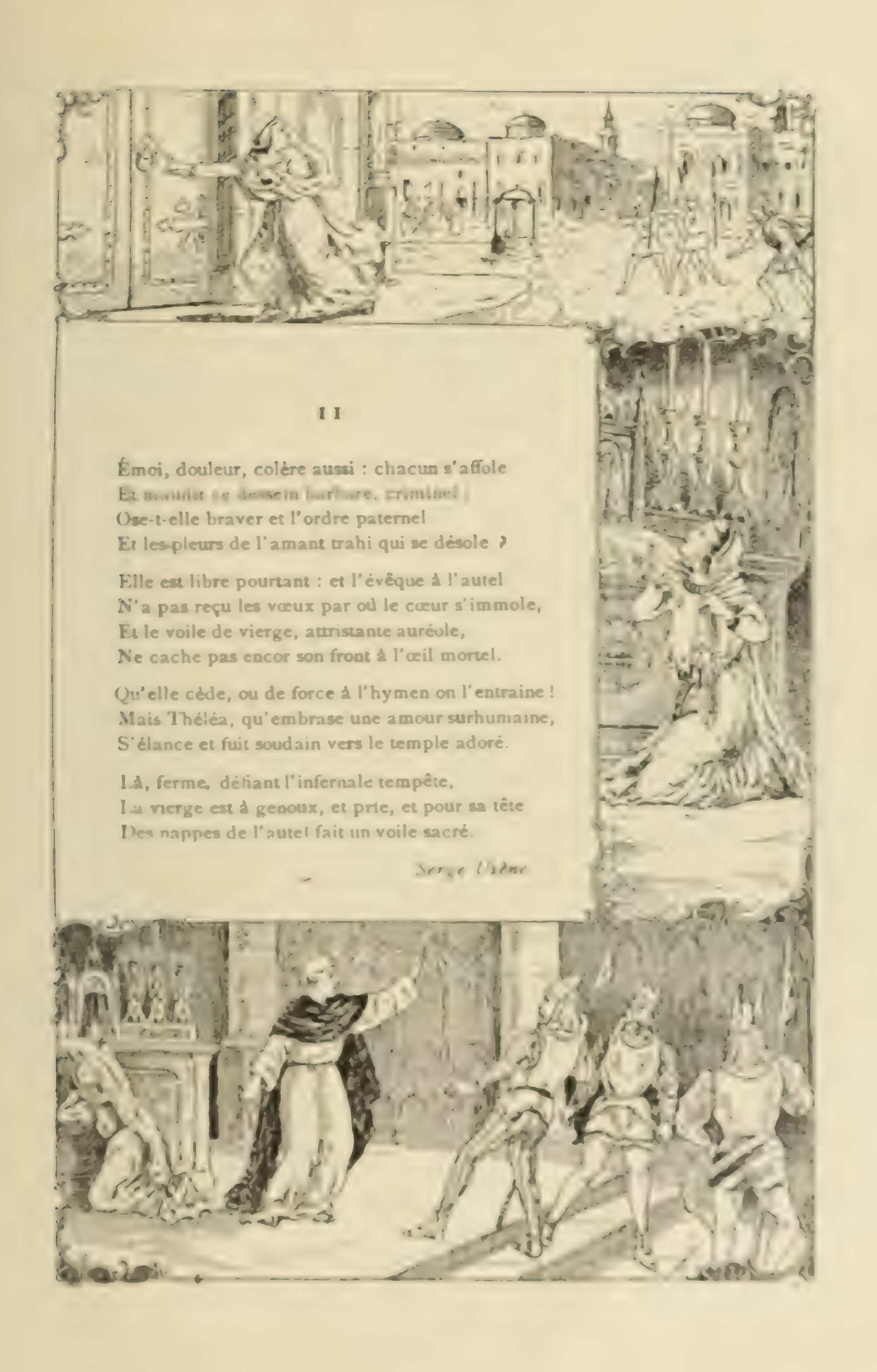
Le Voile

La noble Théléa, la fille de Byzance,
Porte au front la splendeur chaste de ses vingt ans,
Et ses doigts délicats qu'ornent les diamants
Tiennent trois sceptres : l'or, la grâce et la puissance.

Or, le seigneur Quintus, que toute gloire encense,
A suspendu son âme à ses cheveux flottants ;
Et l'on verra ce soir, enivrés de printemps,
Les jeunes fiancés sceller leur alliance.

Déjà le seuil résonne au pas des coursiers roux,
Et la cithare berce à ses préludes doux
Les chœurs enguirlandés de jacinthe et de rose.

Mais la vierge s'enferme en sa cellule close :
Car elle a dans son cœur choisi pour seul époux
Le Christ, qui lui sourit dans une apothéose.



II

Émoi, douleur, colère aussi : chacun s'affole
Et maudit ce dessein barbare, criminel ;
Ose-t-elle braver et l'ordre paternel
Et les pleurs de l'amant trahi qui se désole ?

Elle est libre pourtant : et l'évêque à l'autel
N'a pas reçu les vœux par où le cœur s'immole,
Et le voile de vierge, attristante auréole,
Ne cache pas encor son front à l'œil mortel.

Qu'elle cède, ou de force à l'hymen on l'entraine !
Mais Théléa, qu'embrase une amour surhumaine,
S'élance et fuit soudain vers le temple adoré.

Là, ferme, défiant l'infernale tempête,
La vierge est à genoux, et prie, et pour sa tête
Des nappes de l'autel fait un voile sacré.

Serge Usène



Mysterium Fidei

Homme, sais-tu le mystère
Qui se déroule à l'autel,
Ombre épaisse, énigme austère,
Accablant l'esprit mortel ?

Sous ces éphémères voiles
Découvres-tu de tes yeux
Le Maître que les étoiles
Chantent dans les vastes cieux ?

Comprends-tu que la nature
Résiste à sa propre loi,
Et qu'une apparence pure
Soit le trône du grand Roi ?

Sais-tu pourquoi Dieu s'attache
À l'atôme vide et bas ?
Pourquoi ce qui est se cache
Derrière ce qui n'est pas ?

Pourquoi la splendeur sans borne
Qui brille au front tout-puissant
Éteint en ce réduit morne
Son éclair éblouissant ?

Pourquoi la Vision immense
Paraît un œil qui s'endort,
Et pourquoi la Vie intense
S'affaisse aux bras de la mort ?..

Un seul mot, souffle qui passe,
Comble l'abîme béant,
Met l'Infini dans l'espace
Et le Tout dans le néant.

Un mot fait descendre, comme
Pressé sous un poids vainqueur,
Le Très-Haut aux mains de l'homme
Et le Très Saint dans son cœur !..

Homme, sais-tu ce mystère ?
As-tu dérobé le sens
Du grand secret que la terre
Renvoie aux cieux impuissants ?

Ton génie alors te livre
La gloire du Créateur ;
Car quiconque ouvre ce livre
Est égal à son Auteur...

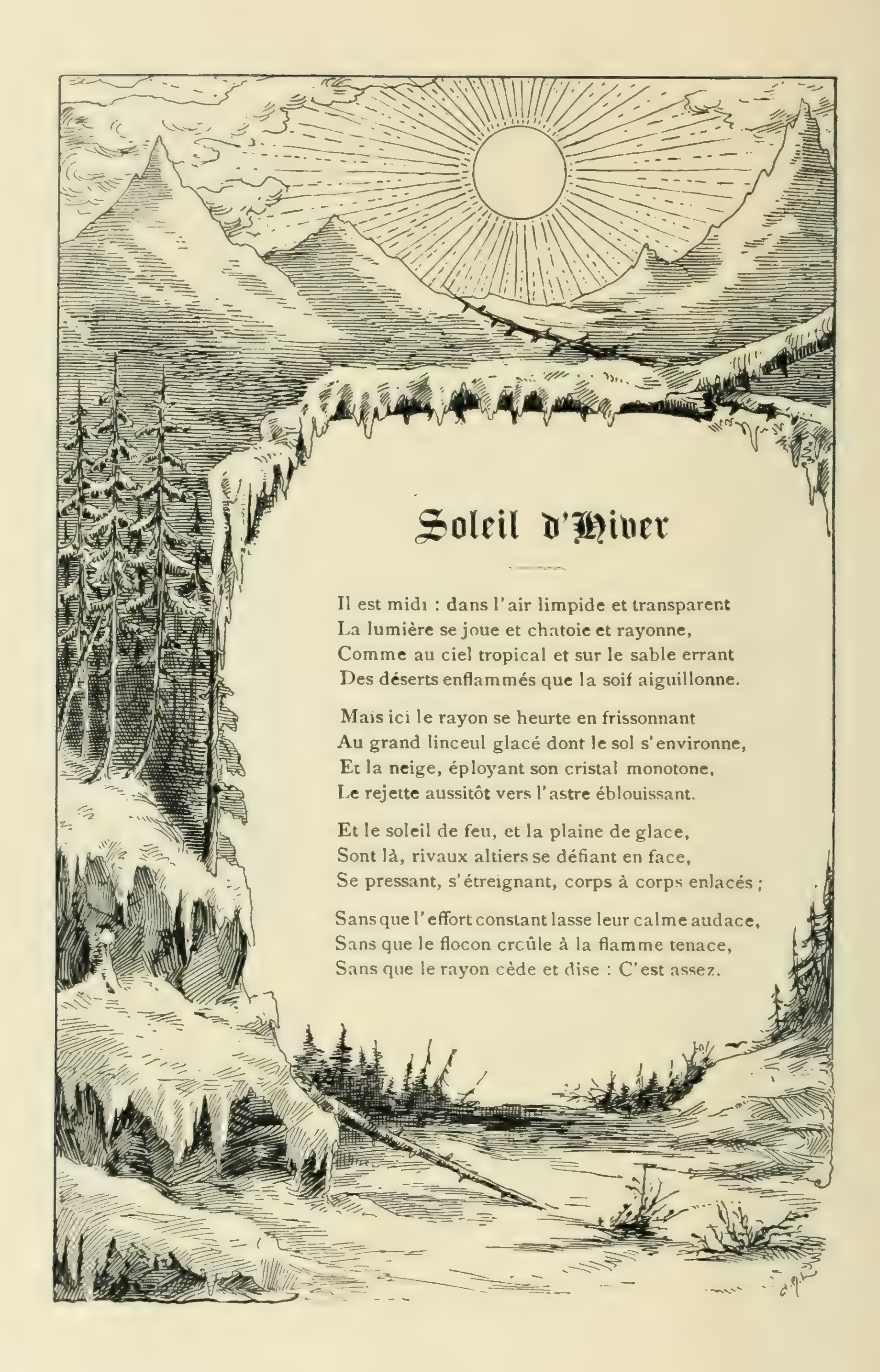
Mais si la page scellée
Résiste à ton vain effort ;
Mais si ton âme accablée
Succombe au fardeau plus fort ;

Mais si, désespoir suprême,
Dans le désert de ta nuit
Aucune étincelle même,
Aucune étoile ne luit ;

A genoux, dans le silence,
Brisé, ravi tour à-tour,
Homme, adore la Puissance,
Homme, reconnais l'Amour !

SERGE USENE.





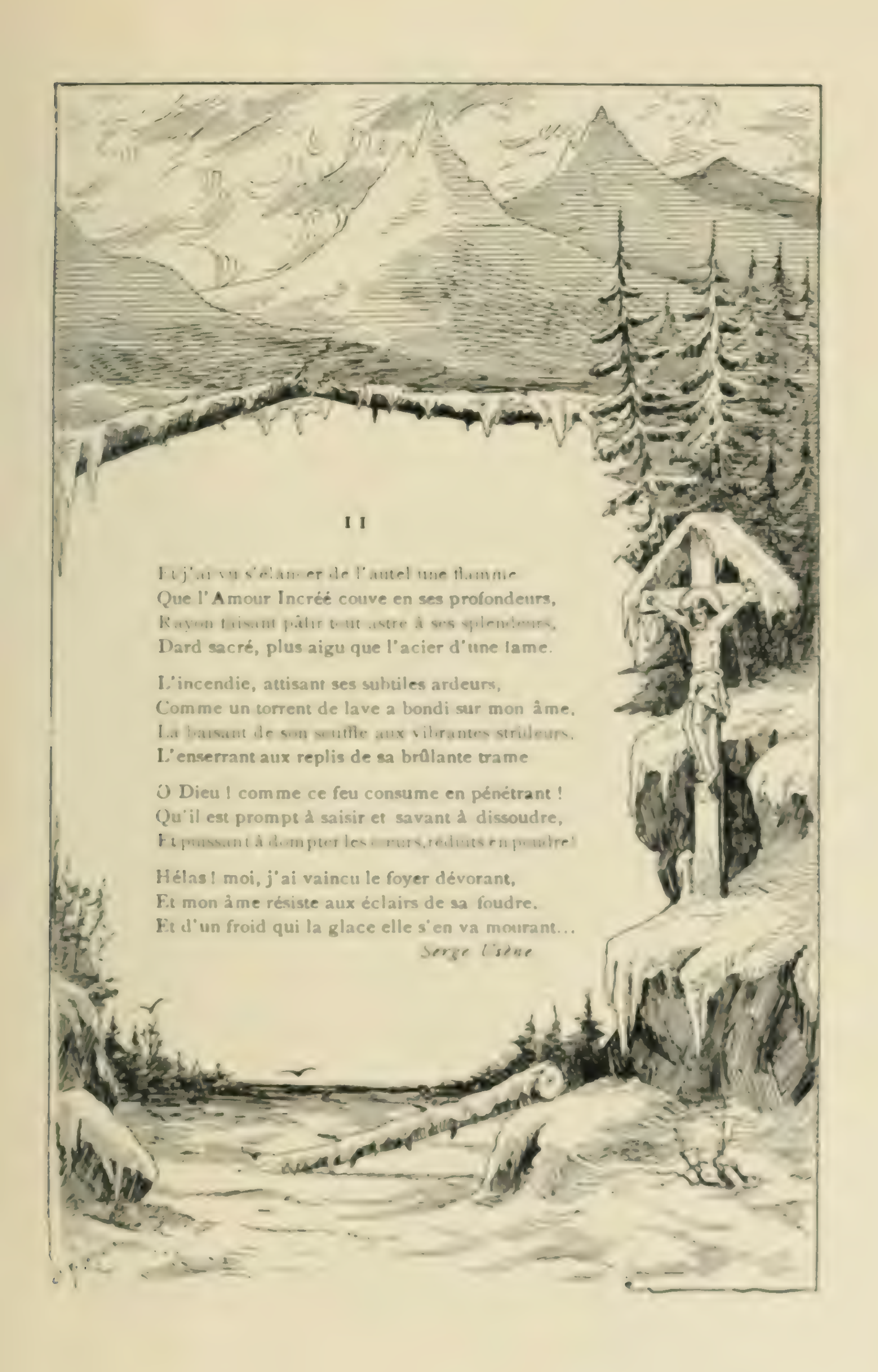
Soleil d'Hiver

Il est midi : dans l'air limpide et transparent
La lumière se joue et chatoie et rayonne,
Comme au ciel tropical et sur le sable errant
Des déserts enflammés que la soif aiguillonne.

Mais ici le rayon se heurte en frissonnant
Au grand linceul glacé dont le sol s'environne,
Et la neige, éployant son cristal monotone,
Le rejette aussitôt vers l'astre éblouissant.

Et le soleil de feu, et la plaine de glace,
Sont là, rivaux altiers se défiant en face,
Se pressant, s'étreignant, corps à corps enlacés ;

Sans que l'effort constant lasse leur calme audace,
Sans que le flocon crcûle à la flamme tenace,
Sans que le rayon cède et dise : C'est assez.



II

Et j'ai vu s'élancer de l'autel une flamme
Que l'Amour Increé couve en ses profondeurs,
Rayon faisant pâlir tout astre à ses splendeurs,
Dard sacré, plus aigu que l'acier d'une lame.

L'incendie, attisant ses subtiles ardeurs,
Comme un torrent de lave a bondi sur mon âme,
La baisant de son souffle aux vibrantes strideurs,
L'enserrant aux replis de sa brûlante trame

O Dieu ! comme ce feu consume en pénétrant !
Qu'il est prompt à saisir et savant à dissoudre,
Et puissant à dompter les cœurs, réduits en poudre !

Hélas ! moi, j'ai vaincu le foyer dévorant,
Et mon âme résiste aux éclairs de sa foudre,
Et d'un froid qui la glace elle s'en va mourant...

Serge Usène



A MA SŒUR

Le jour de sa Première Communion.

Ma sœur, ton front s'incline ainsi qu'aux vents d'été
Celui des lis neigeux au sein des solitudes....
Serait-ce qu'on aurait d'exquises attitudes
Lorsque l'on communie au Dieu de sainteté ?

Dis-moi, ma sœur, pourquoi, plus calme que naguère,
Ton regard resplendit de paix et de douceur....
Serait-ce le regard que l'on aurait, ma sœur,
Lorsque l'on communie à ton Dieu de lumière ?

Dis-moi, pourquoi fais-tu ton parler, en ce jour,
Si suave et si doux qu'on s'émeut à l'entendre :
Dis-moi, ma sœur, la voix se fait-elle plus tendre
Lorsque l'on communie à notre Dieu d'amour ?

ALBERT FERLAND.





III

O NUITS qui, solitaires,
Drapez vos noirs replis,
Que d'étranges mystères
Sous vos voiles austères
Passent ensevelis !

Lune, disque d'opale,
Que de crimes secrets
Mirent leur face pâle,
Cohorte sépulcrale,
A tes rayons discrets !

Forêts, dédales sombres
Aux détours hasardeux,
Que de sinistres ombres
Sillonnent vos pénombres
De leurs spectres hideux !

. . . .

Par les sentiers de bourbes
Voyez glisser là-bas
L'homme aux prunelles fourbes,
Dissimulant aux courbes
L'allure de ses pas.

À peine sa main lasse
Soutient son lourd fardeau....
Dieu ! ce rayon qui passe
A démasqué la face
De messire Guido !

Comme une âme inquiète
Il s'avance sans bruit,
Furtif, dressant la tête
Si quelque gypaète
À son ombre s'enfuit.

Sous la voûte des ormes
Il s'enfonce toujours ;
Mille piliers énormes
L'entourent de leurs formes
Hautes comme des tours,



Et par la route obscure
Ses pas, dans les buissons,
Font craquer la ramure
En un rauque murmure
Qui donne des frissons.

Soudain, au pied d'un chêne
Au torse rabougri
Il s'arrête et ramène
Un lourd caftan de laine
Sur son front amaigri ;

Puis d'une écharpe blanche
Il s'entoure trois fois,
Et suspend à sa hanche
Une dague au fin manche
Giselé d'une croix.

Il se penche, il allume
Au choc de son briquet
Une torche qui fume,
Ensanglantant la brume
De son rouge reflet.

Son œil alors s'éclaire :
Une flamme y reluit
D'espoir et de colère,
Puis, monte sa voix claire,
Stridente, dans la nuit :

" Satan ! Maître ! c'est l'heure !
" Archange éblouissant,
" Viens ! que ton vol effleure
" Ma prière qui pleure
" De son souffle puissant !



" Arrière tes alarmes,
" O Dieu que j'ai bravé !
" Pour émousser tes armes
" J'ai le secret des charmes
" Qui te tient captivé.

" J'ai ce cercle mystique
" Que tu ne peux franchir,
" Et maint philtre hermétique
" Qui mieux qu'une relique
" Sait l'art de te fléchir.

" Mais toi, Prince sublime,
" Par ma voix conjuré,
" À moi ! viens à l'abîme
" Arracher sa victime
" Et mon cœur torturé !

" J'ai, pour les sombres rites
" Qui parent ton autel
" Tes plantes favorites,
" Euphorbes, marguerites,
" Pavots au suc mortel.



" Par la lune sereine
" Au tiers de son parcours
" J'ai cueilli la verveine,
" Et la fleur du troène
" À la chûte des jours.

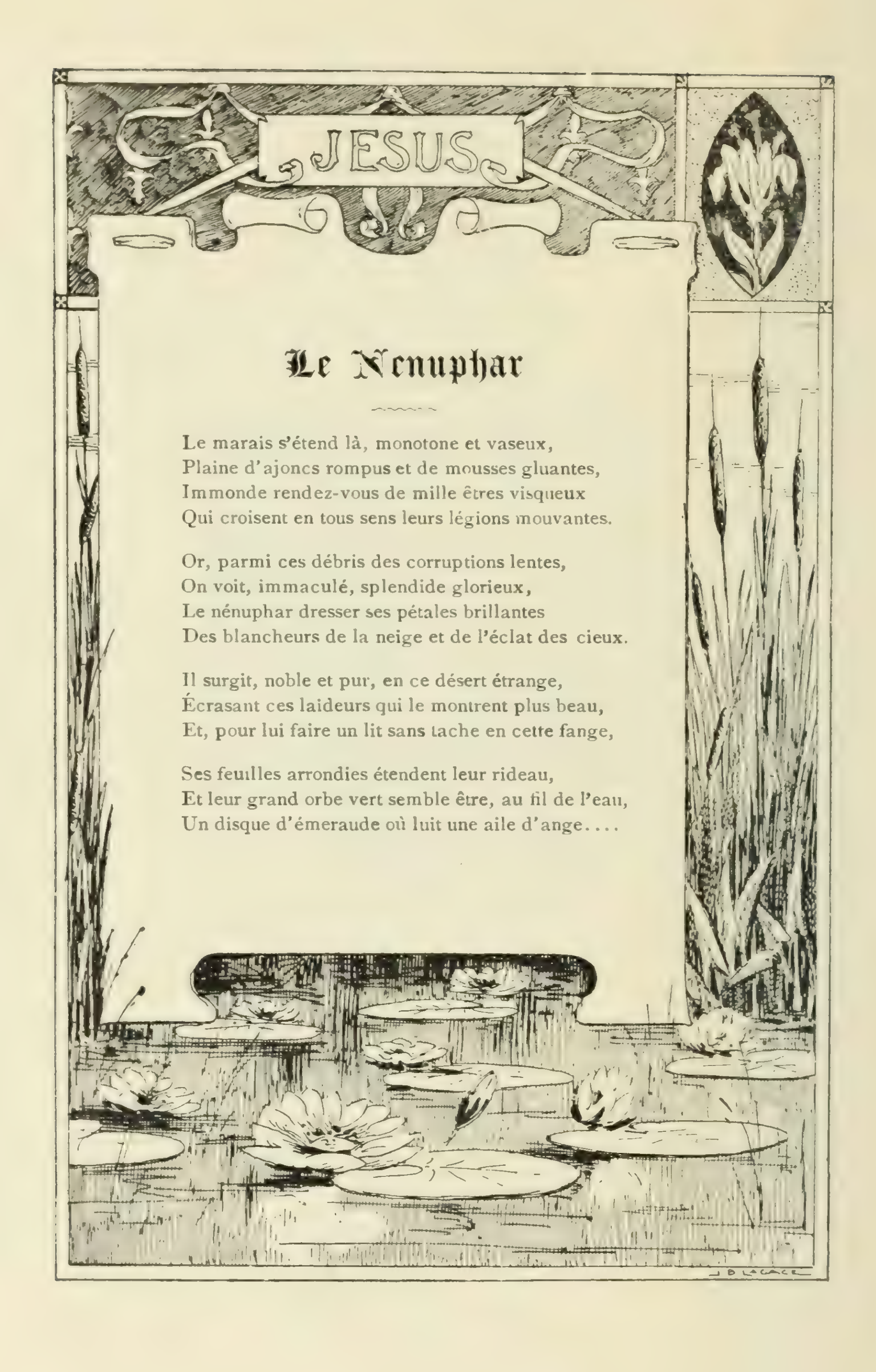
" J'ai la cendre sacrée
" Qu'au fond des alambics
" Laisse la germandrée
" Et la menthe pourprée
" Et le fiel des aspics.

" Mais surtout, don plus digne
" De ton regard ami,
" J'ai ce Mystère insigne
" Qui porte sous un signe
" Jésus, ton ennemi.

“ Ce Christ, je te le livre,
“ Pour qu'enfin apaisé,
“ Ton désespoir s'enivre
“ Du triomphe de vivre
“ Après l'avoir brisé !...”

Et Guido, noir fantôme,
Aux sons échevelés
D'un bizarre idiome,
Faisait monter l'arome
Des sucs ensorcelés...





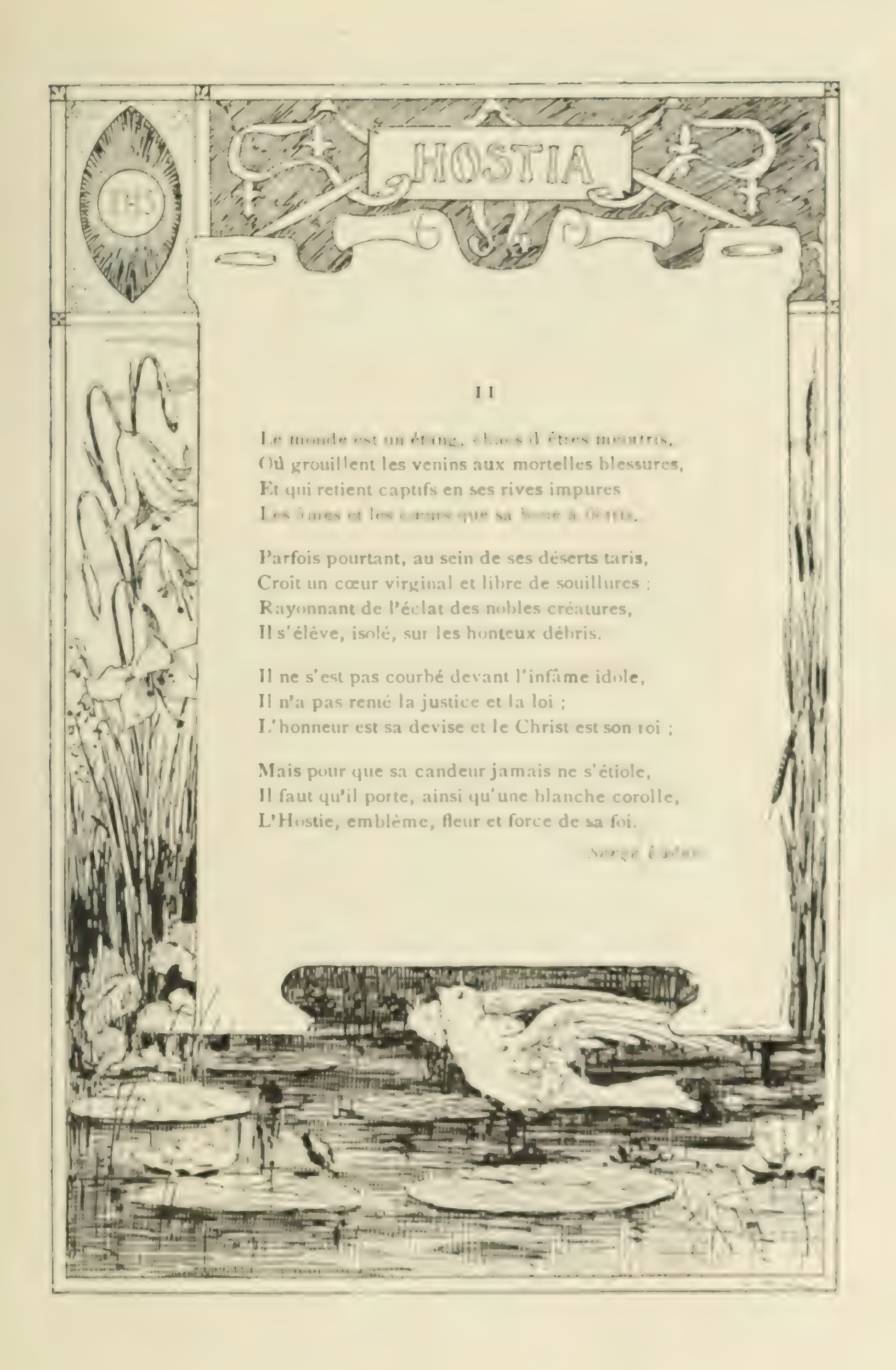
Le Nenuphar

Le marais s'étend là, monotone et vaseux,
Plaine d'ajoncs rompus et de mousses gluantes,
Immonde rendez-vous de mille êtres visqueux
Qui croisent en tous sens leurs légions mouvantes.

Or, parmi ces débris des corruptions lentes,
On voit, immaculé, splendide glorieux,
Le nénuphar dresser ses pétales brillantes
Des blancheurs de la neige et de l'éclat des cieux.

Il surgit, noble et pur, en ce désert étrange,
Écrasant ces laideurs qui le montrent plus beau,
Et, pour lui faire un lit sans tache en cette fange,

Ses feuilles arrondies étendent leur rideau,
Et leur grand orbe vert semble être, au fil de l'eau,
Un disque d'émeraude où luit une aile d'ange....



II

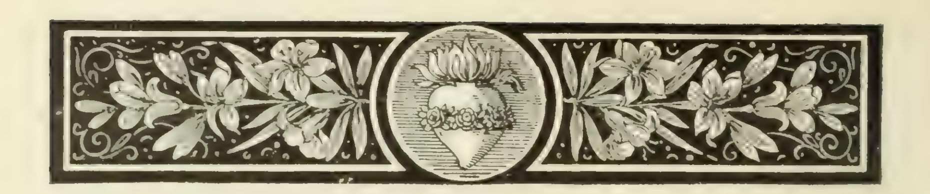
Le monde est un étang, chaos d'êtres meurtris,
Où grouillent les venins aux mortelles blessures,
Et qui retient captifs en ses rives impures
Les âmes et les cœurs que sa boue a flétris.

Parfois pourtant, au sein de ses déserts taris,
Croît un cœur virginal et libre de souillures ;
Rayonnant de l'éclat des nobles créatures,
Il s'élève, isolé, sur les honteux débris.

Il ne s'est pas courbé devant l'infâme idole,
Il n'a pas renié la justice et la loi ;
L'honneur est sa devise et le Christ est son roi ;

Mais pour que sa candeur jamais ne s'étiole,
Il faut qu'il porte, ainsi qu'une blanche corolle,
L'Hostie, emblème, fleur et force de sa foi.

Serge [illegible]



Les Communiantes.

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des ferveurs en-allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées
Au mystique repas qui leur descend des cieux,
Devant l'autel piqué de flamboiements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur séraphique ardeur fut si lente à finir
Que tout-à-l'heure encore, à les voir revenir
De l'agape céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,
Un ange leur avait posé des ailes d'or...

EMILE NELLIGAN.





III

(suite.)

Soudain, à son prestige,
Voici des noirs esprits
La troupe qui voltige
Et tourne en un vertige
Sur les fumants débris.

Tel un lacet de fronde
Tourbillonne en sifflant,
La fantastique ronde
Hurle, ricane et gronde
En son vol affolant.

Leurs yeux dans les ténèbres
Ont de glauques clartés,
Et leurs pâles vertèbres
Claquent en chocs funèbres
Aux bonds précipités.

Encor ! encor ! la foule
Sans relâche grandit,
Et plus vite elle roule
Avec un bruit de houle,
Et s'élance et bondit.

Le chevalier exulte
En son triomphe vain,
Et, grisé de tumulte,
Brandit avec insulte
Le Symbole divin.

Alors, c'est un blasphème
Eclatant et confus
Qui, de la troupe blême,
Monte en long anathème :
" *A mort ! à mort Jésus !* "

Et, comme en l'âpre cime
Où son cœur sanglota,
Le Sauveur, sous l'azyme,
Muet, souffre le crime
D'un nouveau Golgotha.



Le traître sur sa proie
Se jette, ivre d'orgueil ;
Sur le sol qui poudroie
Il la foule et la broie,
Et le ciel est en deuil !

Contre la forme blanche
Que souillent les limons,
Affamés de revanche,
Se ruent en avalanche
Tous les hideux démons.

La horde meurtrière
Poursuit en la bravant
Par l'herbe et la bruyère
L'impalpable poussière
Que disperse le vent.

C'est une sombre orgie,
Triste, si triste à voir
Que la lune rougie
Tremble et se réfugie
Sous un nuage noir,

Et que l'oiseau livide,
Abandonnant son nid,
Va fuyant dans le vide,
Et de son cri stupide
Epouvante la nuit.

Mais quand la Sainte Hostie
Jusqu'au moindre fragment
Parut anéantie,
Et que l'eût engloutie
Au loin chaque élément,

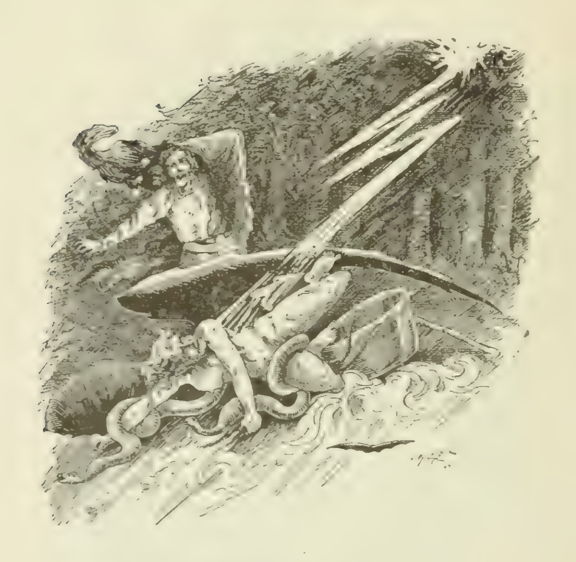


(O Justice qui poses
Tes bornes en tout lieu !)
Rompant ses digues closes,
La colère des choses
Eclate et venge Dieu.

Le sol ému se creuse
Avec un bruit géant,
Et par l'orbite affreuse
La troupe ténébreuse
Rentre au gouffre béant.

Le vent et la nuée
Font éclater en l'air
Une vaste huée,
Où vibre, accentuée,
La note de l'éclair.

De ses sources profondes
Le ciel, à larges flots
Précipite ses ondes,
Comme si tous les mondes
Epanchaient des sanglots.



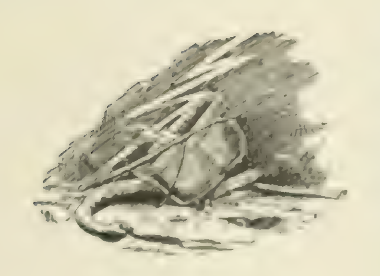
La tempête en délire
Exalte ses clameurs ;
On dirait une lyre
Enorme, où se déchire
Une gamme de pleurs.

Guido tremble, tout pâle,
Et d'une froide main
L'épouvante fatale
Serre sa gorge, où râle
Un effroi surhumain.

Parmi les troncs fantômes
Il erre dans la nuit,
Croyant voir sous leurs dômes,
Le noir essaim des gnomes
Qui toujours le poursuit.

Il court, il court plus vite,
Haletant, insensé :
Mais chaque pas irrite
Le remords qui palpite
En son cœur angoissé.

Il va, brûlant de fièvre...
Et tout l'espoir maudit
Dont son âme se sèvre
Fait monter à sa lèvre
Un nom... toujours redit.





Les Etoiles

Par les soirs somnolents d'été, lorsque l'azur
A bruni ses derniers reflets d'or ou d'opale,
Chaque étoile, à son rang, dans le ciel vaste et pur
Arrive, et lentement suspend son flambeau pâle.

Bientôt leurs légions se pressent : d'un vol sur
Toutes vont déployant leur splendeur virginale,
Et sous leurs diamants de feu, l'éther obscur
Brille comme un manteau de reine orientale.

Etoiles, qu donnez à l'espace des fleurs,
Des sourires aux nuits, des hymnes au silence,
Et des rayons à l'ombre et du calme à nos pleurs ;

Doux astres, vous bercez mon âme d'espérance,
Et je crois, devinant vos mystiques lueurs,
Dans vos yeux d'infini lire l'Amour immense....



II

Plus haut encore, au ciel de l'Église de Dieu,
Montent des astres purs, candides étincelles,
Phares sacrés guidant aux routes éternelles,
Par une main prodigue allumés en tout lieu.

Avant que de sombrer sous des vagues mortelles,
Le vrai Soleil, Jésus, en un suprême adieu,
Fit jaillir de son sein ces globules de feu
Réflétant sa lumière à leurs clartés fidèles.

Hosties, astres divins sans cesse renaissants,
Plus nombreux que la mousse aux plis des longs ver-
Vous couvrez l'univers de vos mystiques toiles, [sants,

Et vous portez l'amour et la paix sous vos voiles ;
Dieu même resplendit en vos humbles croissants :
De nos obscures nuits vous êtes les étoiles !...

Serge Usène

La Réponse du Crucifix

En expirant sur l'arbre affreux du Golgotha,
De quel regret ton âme, ô Christ, fut-elle pleine ?
Etait-ce de laisser Marie et Madeleine,
Et les autres, au roc où la Croix se planta ?

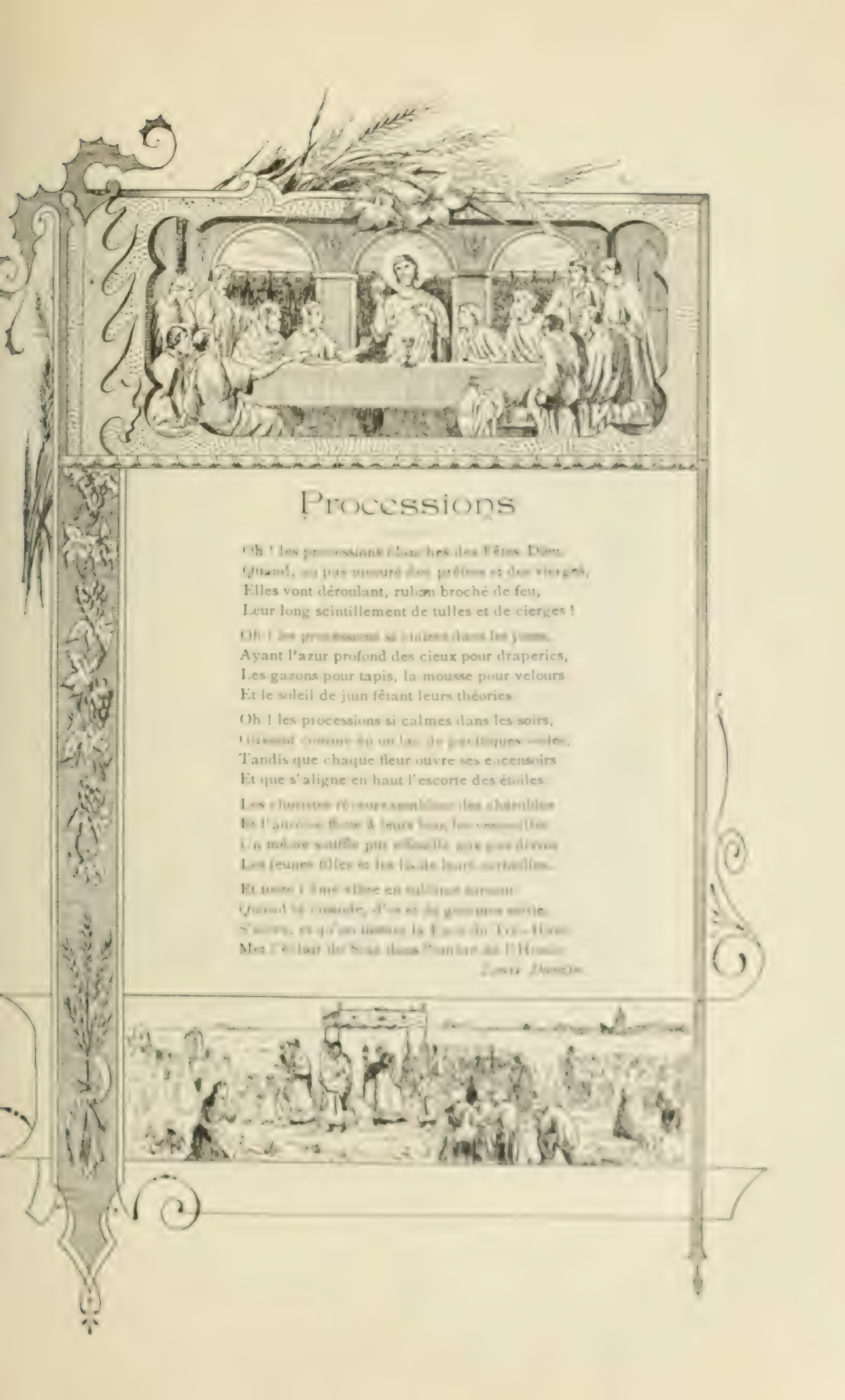
Quand le funèbre chœur sans Toi se lamenta,
Et que les clous crispaient tes mains ; quand par la plaine,
Ton âme eut dispersé la fleur de son haleine,
Devançant ton essor vers le céleste Etat.

Quel fut ce grand soupir de tristesse infinie
Qui s'exhala de Toi, lorsque, l'œuvre finie,
Tu t'apprêtais enfin à regagner le But ?

Me dévoileras-tu cet intime mystère ?
— Ce fut de ne pouvoir, jeune homme, le fiel bu,
Serrer contre mon cœur mes bourreaux sur la terre.

EMILE NELLIGAN.





Processions

Oh ! les processions blanches des Fêtes-Dieu
Quand, au pas mesuré des prêtres et des vierges,
Elles vont déroulant, ruban broché de feu,
Leur long scintillement de tulles et de cierges !

Oh ! les processions si claires dans les jours,
Ayant l'azur profond des cieux pour draperies,
Les gazons pour tapis, la mousse pour velours
Et le soleil de juin fêtant leurs théories

Oh ! les processions si calmes dans les soirs,
Glissant comme en un lac de poétiques voiles,
Tandis que chaque fleur ouvre ses encensoirs
Et que s'aligne en haut l'escorte des étoiles.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]



Communion Pascale

Douceur, douceur mystique ! ô la douceur qui pleut !
Est-ce que dans nos cœurs est tombé le ciel bleu ?

Tout le ciel, ce dimanche, à la messe de Pâques,
Dispersant le brouillard des tristesses opaques ;

Plein d'Archanges, porteurs triomphants d'encensoirs
Porteurs d'urnes de paix, porteurs d'urnes d'espoirs ?

Aux sons du récital de Cécile la sainte,
Que l'orgue répercute en la pieuse enceinte,

Serait-ce qu'en nouvel Eden s'opère en nous,
Pendant que le *Sanctus* nous prosterne à genoux.

Et pendant que nos yeux, sous les lueurs rosées,
Deviennent des miroirs d'âmes séraphisées,

Sous le matin joyeux, parmi les vitraux peints
Dont la gloire s'allie au nimbre d'or des saints ?

Douceur, d'où nous viens-tu, religieux mystère,
Extase qui nous fais étrangers à la terre ?

O Foi ! N'est-ce pas l'heure adorable où le Christ
Étant ressuscité, selon qu'il est écrit,

Ressuscite pour Lui nos âmes amorties
Sous les petits soleils des pascales Hosties ?

EMILE NELLIGAN.





Malédiction

Que tous les vents de ta colère
Grondent sur leur iniquité,
Au soleil de ta Majesté
Qui les épargne et les éclaire. .

Que leur ignoble humanité
Soit l'aigle qu'on abat dans l'aire :
Leur âme est une mer polaire :
N'y cherche rien, ô Trinité. .

Comme des bêtes qu'on égorge,
Qu'ils aient des râles dans la gorge,
Et des chaînes chez Tes maudits,

O Dieu vengeur, ô Dieu sévère !
Puisqu'ils ont ricané, tandis
Qu'on clouait ton Christ au Calvaire.

Arthur de Bussières.



Saintcté

Le bon vieillard dominicain
Ayant, pieuse insouciance,
Déposé toute sa science
Aux pieds de Saint Thomas d'Aquin,

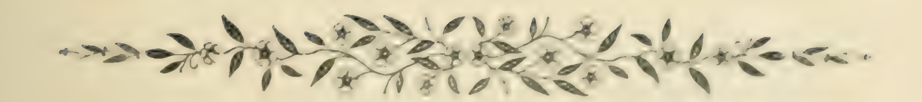
Feuillette, sans impatience,
Un ancien livre en maroquin,
Et repasse, dans le bouquin,
Des examens de conscience.

Le blanc vêtement monacal
Voilant son front patriarcal,
Il se croise les mains et pleure,

Pour n'avoir pas, mystique amant,
Au jour d'hier, durant une heure,
Pensé de Dieu suffisamment !

LUCIEN RENIER.





Chant de Noel

J'adore ta venue, enfant, frère des mondes,
— Œuvre de votre amour, ô Père, ô Saint-Esprit ! —
Sublime agneau, victime et sauveur, Jésus-Christ,
Dont le front doit blémir à nos douleurs profondes.

Je t'adore, ô Promis de toute éternité !
Je t'adore en mes cris, je t'adore en ma joie ;
D'une âme que le feu de ses désirs rougeoie
Je t'adore en mon rêve et mon humanité.

Je t'adore !... Car j'ai compris ton beau sourire :
Sur ta lèvre divine où ses plis sont posés
Comme en un grand miroir, bouche et traits convulsés,
Le Prodige inouï du Calvaire se mire...

O divin Rédempteur ! Flambeau des paradis
Que la chair et la vie agitent devant l'Être ;
O Sauveur ! apprends-moi ce que je dois connaître
Pour dompter la chimère et ses envols maudits !

Car je veux, avec Toi, grandir dans l'humble enceinte ;
Comme Toi, je veux mettre à mon front le roseau ;
Je veux m'agenouiller auprès de ton berceau,
Pour expirer plus tard aux pieds de la Croix sainte.

Arthur de Bussières.





Bene scripsisti de Me...

DANS le secret de sa cellule
Thomas le saint pleure, il gémit,
Et devant la lampe qui brûle
Sa main feuillette un manuscrit.

Ce manuscrit, c'est la lumière,
Le secret du divin Amour,
C'est le fruit pur de la prière
Que moissonne un labeur bien lourd.

A ces pages que l'on admire
Il a consumé maintes nuits,
Cherchant le souffle qui l'inspire
Sur les lèvres du crucifix.

Elle est là, l'œuvre de ses veilles,
Trésor de son dogme savant,
Ecrin sublime des merveilles
De l'adorable Sacrement.

Mais il tremble · ce grand Mystère
Que son savoir a pénétré,
L'a-t-il, incertitude amère !
Assez dignement célébré ?

Tout sommeille, tout est tranquille ;
Thomas se lève, l'œil en pleurs,
Au lieu saint, son plus cher asile,
Il court épancher ses douleurs.

Prosterné soudain, il implore
Le Dieu puissant qu'il a chanté,
Le Christ que son génie adore
Et dont le nom est Vérité.

“ Divin Roi de l’Eucharistie,
“ Caché sous les voiles du pain,
“ Dis-moi, de la source de vie
“ Ai-je enseigné le vrai chemin ?

“ Je hais la louange frivole
“ Que donne un monde séducteur ;
“ Je n’ai de foi qu’en ta parole :
“ Viens, oh ! viens rassurer mon cœur !

Il prie, et sa noble figure
Brille d’un éclat lumineux ;
Sa lèvre faiblement murmure
Des mots que comprennent les cieux.

Ses pieds semblent quitter la terre
Pour quelque lointain paradis,
Et son corps nimbé de lumière
Fait le jour dans le saint parvis.

A sa voix l’image divine
Paraît tout-à-coup s’animer,
Sa tête doucement s’incline :
L’humble moine s’entend nommer.

“ Thomas, Thomas, lui dit le Maître,
“ Mon bien-aimé, console toi ;
“ Je verrai mon culte renaître ;
“ *Ta plume a bien écrit de Moi.*

“ Mais toi, poursuit le Dieu-Victime,
“ Quel prix veux-tu de ton labeur ? ”
Thomas, dans un élan sublime,
Répond : “ *Vous seul, ô mon Sauveur !* ”

Amédée Gélinas.





Vendredi-Saint

Sur le mont Golgotha. Durant l'heure huitième,
Des groupes d'hommes Juifs gravissent les chemins.
Écoutez : leur clameur profère le blasphème,
Regardez : la fureur rend leurs yeux inhumains.

Devant la croix, parmi les durs soldats romains,
Frissonnante, la Vierge attend l'instant suprême ;
Et Jésus, couronné du honteux diadème,
Pour sceptre, roi du monde, a des clous dans les mains.

Autour, la multitude infâme le renie ;
Et les rochers du sang d'un Dieu sont recouverts ;
Et le Christ Rédempteur, divinité honnie,

Effrayant de douleur, sublime d'agonie,
Dans le geste mourant de ses deux bras ouverts,
Pour le remettre au ciel embrasse l'univers !

LUCIEN RENIER.





IV

Frêle fleur qu'étreint la sombre agonie,
Berthe est là qui pleure et prie en tremblant.
Être seule, ô Dieu ! devant l'ironie
De la mort qui veille auprès du lit blanc,
Fixant ses grands yeux d'horreur infinie !

Chercher l'être ami qui de son baiser
Rendrait à la nuit un reflet d'aurore
Et la vie au cœur prêt à se briser :
Ne voir que la mort, monstre qui dévore
Et tend ses deux bras pour vous embrasser !

Être seule à l'heure où tout se consume
De ce qu'on rêva, de ce qu'on chérit,
Comme disparaît, noyé dans la brume,
Un clair paysage où le ciel sourit :
Être seule alors : ô l'âpre amertume !

“ Frère de mon cœur, ne viendras-tu pas
“ Calmer dans l'effroi ta pauvre épousée ?
“ Déjà de mon sang le fatal trépas
“ Vide jusqu'au fond la coupe épuisée
“ Et j'écoute en vain le bruit de tes pas...”

Mais nul son n'émeut la dalle muette :
Seul, le craquement triste des vitraux
Sous les gouttes d'eau que le vent fouette ;
Et tandis qu'il gronde autour des créneaux,
L'orage envahit son âme inquiète.

Vertige sacré de ceux qui s'envont,
Le délire approche, et dans sa prunelle
Allume l'éclair, et met sur son front
De vagues reflets de l'aube éternelle
Où l'âme bientôt verra jusqu'au fond.

Ses bras agités chassent des fantômes,
Et sa voix s'élève, éclate et frémit
En des cris d'appel, en des chants de psaumes,
En accents plaintifs où vibre et gémit
L'écho précurseur des mortels symptomes.



La grêle au dehors verse avec fracas
Ses torrents glacés sous la nuit sans lune ;
La foudre, tantôt sonne comme un glas,
Et tantôt crépite et court sur la dune
Comme un rire amer aux cruels éclats.

Et toujours la fièvre autour de sa proie
Tisse plus serré le brûlant réseau,
Toujours alourdit le poids qui la broie
Et fait plus intense, et rive au cerveau
La vision sombre où son œil se noie.

" Guido, cruel maître et cœur sans merci !..."
Mais Berthe soudain, d'un effort suprême,
Se dresse en fixant le seuil obscurci...
Et Guido paraît, chancelant, tout blême,
Déchiré, livide et d'horreur transi.

Dès qu'il aperçoit l'épouse mourante,
Haletant d'angoisse, il s'est élancé :
Mais elle, élevant sa voix délirante,
Terrible, lui crie : " Arrière, insensé ! "
Sa main le repousse avec épouvante...

" Non ! n'approche pas ! car j'ai tout appris !
" Le crime est sur toi ! je vois son stigmate
" Qui grave ton front d'un sceau de mépris,
" Et l'enfer étend son ombre apostate
" Au fond de ton cœur par le mal surpris !

" Car la mort, hélas ! lève tous les voiles ;
" Et moi, déjà morte, en ce val maudit
" Où Satan trama ses horribles toiles,
" J'aperçois encor ta main qui brandit
" Le Signe sacré contre les étoiles !...

" Je vois, ô douleur ! les divins fragments
" Pleuvoir dispersés comme pleut la neige !
" Le vent les emporte en ses sifflements ;
" La troupe damnée au loin les assiège
" Et les foule avec des rugissements !...

" Guido, qu'as-tu fait du Corps de ton Maître
" En tes mains livré par excès d'amour ?
" O l'affreux dessein et l'audace d'être
" Pour cette colombe un âpre vautour,
" Pour ce doux Sauveur une âme de traître !

" Or, j'ai prié Dieu que de ton forfait
" Il me fît porter la trop juste peine :
" J'ai voulu la mort ainsi qu'un bienfait
" Pour fermer, Guido, l'ardente géhenne
" Qui de t'engloutir déjà triomphait.

" C'est bien ! je boirai le mortel calice.
" Adieu ! tous les vœux, tous les pleurs sont vains...
" Mais écoute encor ce que la Justice
" Qui règne, immuable, aux conseils divins
" Veut pour épargner ton âme complice

“ L’Hostie en poussière, au creux du vallon,
“ Restera mêlée à l’herbe touffue :
“ Mais nul élément, soleil, aquilon,
“ Souffle de la mer, torrent de la nue,
“ Ne la détruira sous son dur talon.

“ Rien n’en dissoudra la moindre parcelle.
“ Et toi, si tu veux fuir l’affreux danger
“ Et voir du pardon luire l’étincelle,
“ Tu dois recueillir, jusqu’au plus léger,
“ Tous ces saints fragments que l’ombre recèle.



“ Dans chaque repli, dans chaque hallier,
“ Dans chaque sillon de la plaine immense
“ Tu les chercheras tous, jusqu’au dernier,
“ Avant que pour toi le Dieu de clémence
“ Daigne du salut rouvrir le sentier.

“ L’effort sera long et la peine ardue ;
“ Tes jours s’useront en de vains labeurs,
“ Tes nuits pâliront sur l’œuvre assidue :
“ Seuls le repentir et ses divins pleurs
“ Te feront trouver la Perle perdue.....

“ Je meurs ! Dieu se venge ! ”... Encore un instant
Berthe s’agita dans l’ombre farouche,
L’œil illuminé d’un rêve flottant ;
Et puis, toute voix se tut sur sa bouche
Et la mort emplit son cœur haletant.

. . . .

Or, Guido ployait sous l’âpre lanière
Cinglant sans pitié ses amers regrets :
Mais son âme en deuil resta sans prière
Et pas une larme aux baumes secrets
Ne vint cette nuit mouiller sa paupière.



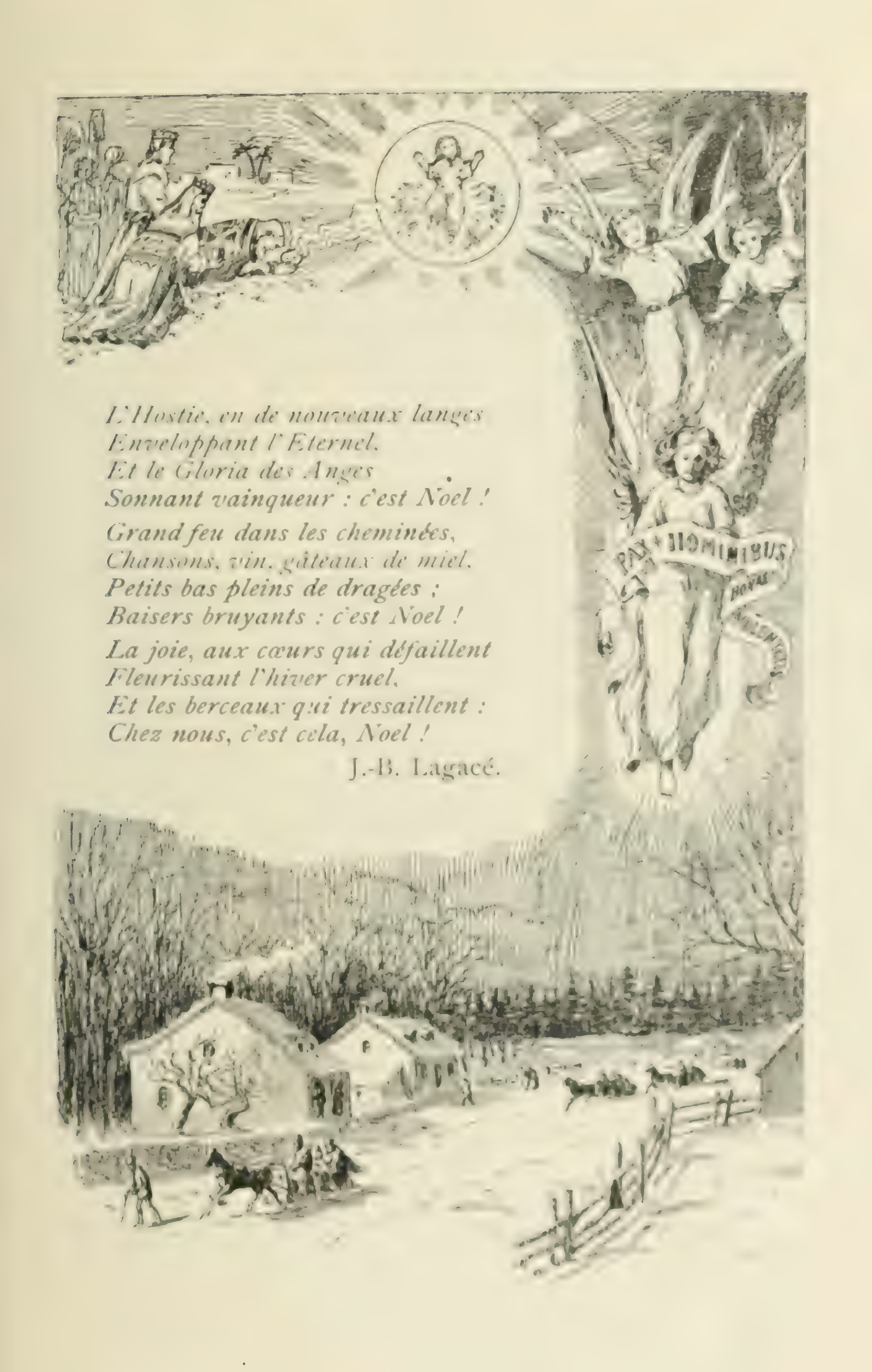


Noel

Nuits d'étoiles, routes blanches,
Gais carillons dans le ciel,
Froide bise dans les branches.
Minuit sonne : c'est Noel !

Temples brillants de lumières,
Cierges et fleurs à l'autel ;
Voix entonnant des prières ;
Encens au chœur : c'est Noel !

Jésus, sur la paille fraîche,
Couvé par l'œil maternel ;
L'âne soufflant à la crèche
D'un air grave : c'est Noel !



L'Hostie, en de nouveaux langes
Enveloppant l'Eternel,
Et le Gloria des Anges
Sonnant vainqueur : c'est Noel !

Grand feu dans les cheminées,
Chansons, vin, gâteaux de miel,
Petits bas pleins de dragées ;
Baisers bruyants : c'est Noel !

La joie, aux cœurs qui défaillent
Fleurissant l'hiver cruel,
Et les berceaux qui tressaillent :
Chez nous, c'est cela, Noel !

J.-B. Lagacé.



V

Quand sur le froid cercueil eût retombé la terre,
On vit, par les sentiers voilés d'une ombre austère,
Tout le jour, sans repos et sans lever les yeux,
Le chevalier errer, sinistre, solitaire
Et portant sur son front l'anathème des cieux.

Le soir ne finit point sa course haletante,
Et, sous les bleus rayons de la lune montante,
Il allait, comme va l'âme d'un trépassé,
Tenant, dans le souci d'une fiévreuse attente,
Son regard sur le sol obstinément fixé.

Il allait, remuant toutes les touffes d'herbe,
Scrutant chaque buisson, soulevant chaque gerbe,
Glaçant ses doigts lassés aux givres de la nuit,
Obsédé d'un désir que l'espoir exacerbe
Et que trompe toujours un objet qui s'enfuit.

Puis, avec des roseaux tressés de branches mortes
Sans ciment et sans clous, sans tuiles et sans portes,
Il fit une cabane au fond de la forêt ;
Et dans ce nid, pareil au gîte des cloportes,
Entra le fier baron que la gloire entourait.

Craintifs, comme on hésite au seuil d'une tanière,
Les serviteurs pleurant, les moines en prière
Vinrent, et de calmer sa peine sans repos
Leurs voix le suppliaient : mais, froid comme la pierre,
Il les chassa d'un geste et leur tourna le dos.

Lors on n'espéra plus, et l'on se dit : " La dame
" A, jalouse, emporté dans la terre son âme.
" Nul ne peut de la mort desceller le verrou... "
Puis, la pitié périt sous le mépris infâme,
Et les troupes d'enfants huaient le pauvre fou.

Enfin, l'on oublia jusqu'à son infortune...
Cependant, chaque jour, de l'aube à la nuit brune,
Guido recommençait l'inutile chemin,
Et, pour trouver l'hostie, effeuillait une à une
Les pétales des fleurs que rencontrait sa main.

Car dans les blancs replis des corolles ouvertes
Il croyait distinguer des parcelles offertes,
Et quand, sous un rayon de soleil, il voyait
Briller les cailloux blancs entre les mousses vertes,
Tout anxieux d'espoir avide, il se penchait.

L'aile d'un papillon qui de reflets s'irise
Lui semblait un fragment envolé sous la brise,
Et la nuit, quand sur l'herbe, à travers les rameaux
En cercles argentés la lune se tamise,
Il voyait une hostie à tous les blancs anneaux.

Mais ni l'air, ni le sol, ni le rocher, ni l'onde,
Ni l'arbre, ni l'épi, ni la corolle blonde
Ne livrent le secret de leur divin trésor ;
Et, le cœur atterré sans que rien lui réponde,
Il appelle, il écoute, et cherche, et cherche encor....

Or, il chercha vingt ans entiers, sans nulle trêve ;
Et son œil avait pris la fixité du rêve
Et son corps se courbait comme un tronc foudroyé...
Et pourtant, dans le cours que ce long cercle achève,
Le malheureux Guido n'avait jamais pleuré.

Il marchait, sous le poids des suprêmes justices,
Savourant jusqu'au fond tous les amers calices,
Brisé, désespéré ; mais il ne pleurait pas :
Car seule, au lieu d'amour, la crainte des supplices
Aiguillonnait son âme et poursuivait ses pas.

....

Un matin, il s'assit sur une roche grise,
L'air lassé, les cheveux fouettés par la bise
Et la tête pensive entre ses doigts chenus...
Et soudain, il sentit des larmes, ô surprise !
Sourdre jusqu'à son cœur en ruisseaux inconnus.

C'était comme une pluie rafraîchissante et douce
Dont son cœur s'imbibait ainsi qu'un lit de mousse ;
Jusqu'aux yeux, lentement, elle épanchait ses flots...
Puis enfin, le pécheur à l'intime secousse
Livra toute son âme, et fondit en sanglots.



Il revit les bonheurs anciens, l'épouse aimée,
La gloire jusqu'au loin portant sa renommée
Et la paix du foyer pur que l'honneur défend :
Tant de biens disparus ainsi qu'une fumée,
Hélas ! foulés aux pieds de l'enfer triomphant !...

Il revit son malheur et son crime funeste,
Cette nuit où, livrant le Symbole céleste,
Il vouait au Maudit un horrible serment...
Et devant le forfait que son âme déteste
Ses pleurs, torrent béni, coulaient amèrement.

Chaque larme, le long de sa joue amaigrie,
Se traçait un sillon de douleur attendrie ;
Chaque larme perlait, fraîche goutte d'espoir ;
Chaque larme tombait.... Mais, étrange féerie !
Aucune ne touchait en tombant le sol noir...

Toutes, comme animées au seuil de sa paupière,
Prenaient subitement des ailes de lumière.
Scarabées éclatants dans le matin obscur,
D'abord elles semblaient flotter sur la bruyère,
Puis, toutes s'envolaient, vivantes, dans l'azur.



Guido voyait, l'œil ébloui, comme en un songe,
Se disperser au loin l'essaim qui se prolonge,
Et son esprit creusait le sens mystérieux...
Mais la douce vision n'était pas un mensonge,
Et les pleurs s'envolaient aux quatre coins des cieux...

Leurs formes, aux détours de la forêt muette,
Paraissaient explorer une trace secrète ;
Elles allaient, venaient dans l'ombre des taillis ;
Puis, après un instant, leur blanche silhouette
Plus vite s'enfonçait sous le mouvant treillis.

Guido songeait, saisi par l'étrange spectacle,
Mais l'énigme toujours opposait son obstacle...
Lorsque soudain, dans un léger frémissement,
Une larme, agitant ses ailes de miracle,
Revint, étincelante ainsi qu'un diamant.

En face du pécheur que Dieu même amnistie
Joyeuse, elle porta sa course ralentie
Et fixa dans les airs son immobile essor...
Et Guido, fou d'extase, aperçut de l'Hostie
Une parcelle au bout de ses élytres d'or !...



Et tout-à-coup, de la forêt, de la vallée,
De la plaine, des monts, de la voûte étoilée,
Les larmes revenaient, essaim tourbillonnant,
Et chacune portait, intacte, immaculée,
Une parcelle sainte à son front rayonnant !...

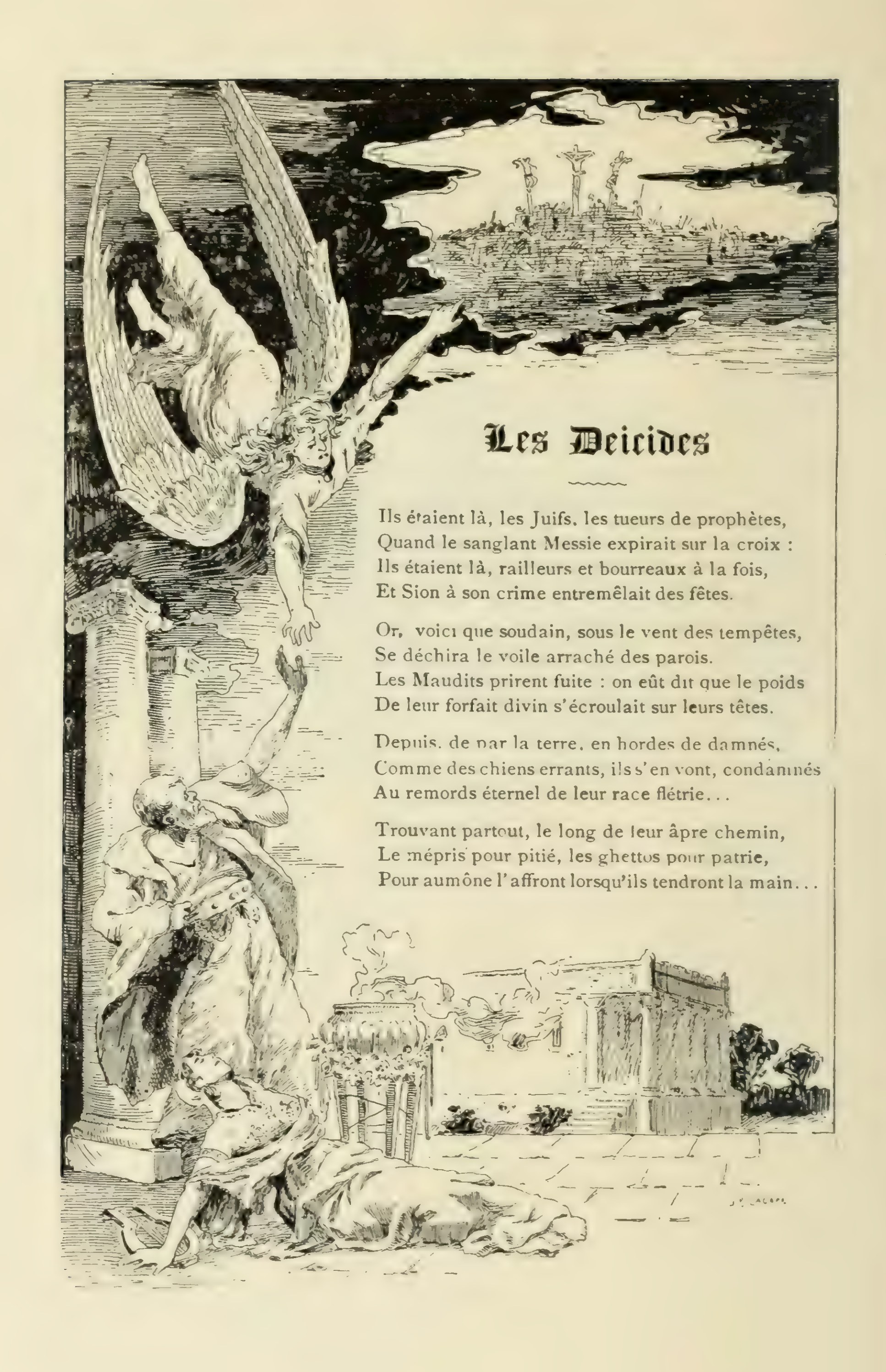
Aux pleurs du repentir que l'amour illumine
La terre avait rendu la poussière divine ;
Et maintenant, l'Hostie entière, astre sacré,
Projetait, renaissant de sa longue ruine,
Un nimbe de pardon sur le pauvre égaré.

Alors Guido tomba, comme tombe en la plaine
L'arbre que l'ouragan toucha de son haleine ;
Et comme d'un ruisseau qu'une mer envahit
Le torrent déborda de son âme trop pleine ;
Et la vie, épuisant sa flamme, le trahit.

Mais quand il s'affaissa sur la terre glacée,
Un grand désir émut sa poitrine oppressée
Et rouvrit, suppliants, ses yeux fermés au jour. :
Et soudain, il sentit sa lèvre caressée
Au suprême baiser du Mystère d'amour...



Fin. SERGE USÈNE.



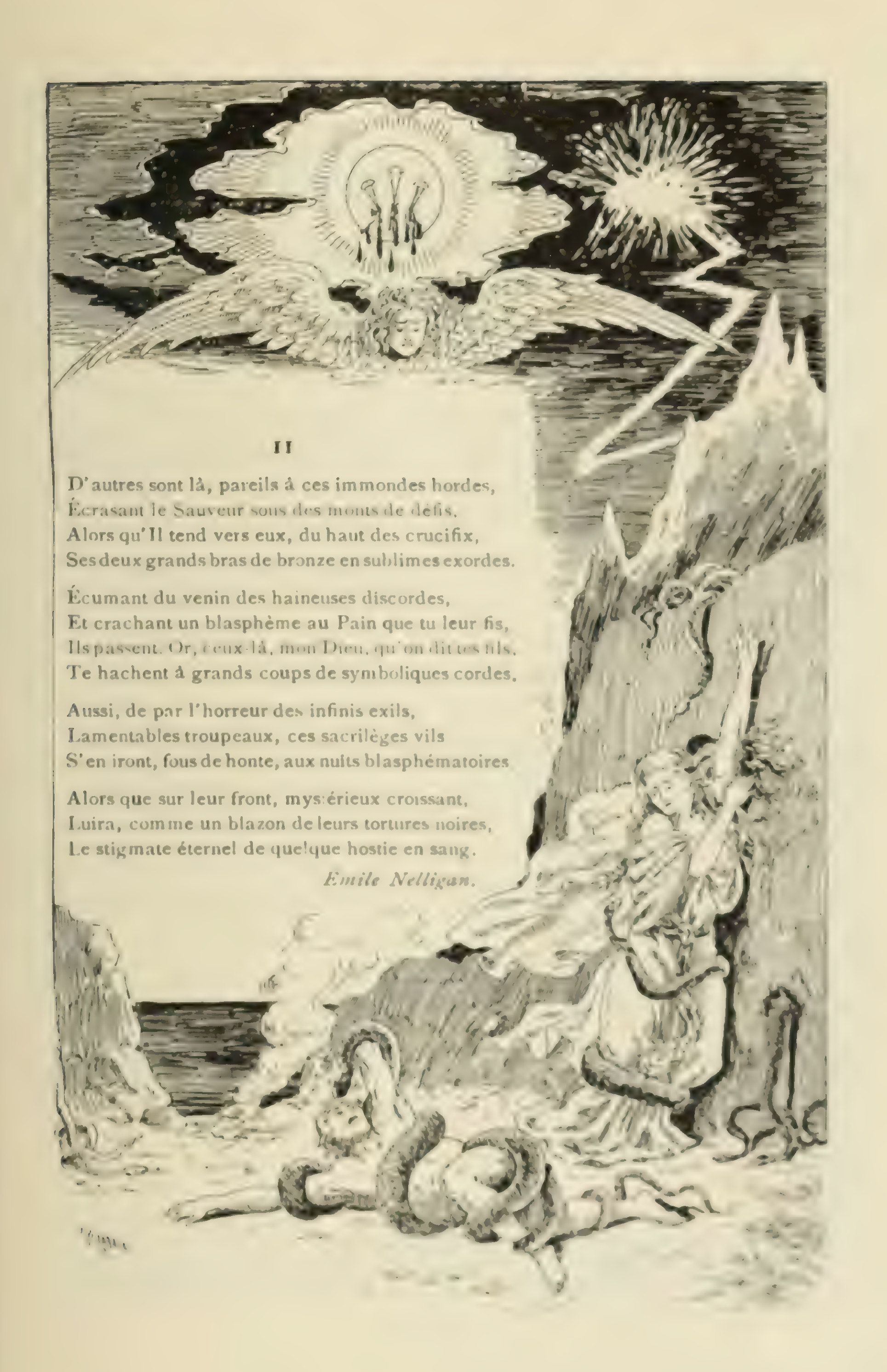
Les Deicides

Ils étaient là, les Juifs, les tueurs de prophètes,
Quand le sanglant Messie expirait sur la croix :
Ils étaient là, railleurs et bourreaux à la fois,
Et Sion à son crime entremêlait des fêtes.

Or, voici que soudain, sous le vent des tempêtes,
Se déchira le voile arraché des parois.
Les Maudits prirent fuite : on eût dit que le poids
De leur forfait divin s'écroulait sur leurs têtes.

Depuis, de par la terre, en hordes de damnés,
Comme des chiens errants, ils s'en vont, condamnés
Au remords éternel de leur race flétrie...

Trouvant partout, le long de leur âpre chemin,
Le mépris pour pitié, les ghettos pour patrie,
Pour aumône l'affront lorsqu'ils tendront la main...



II

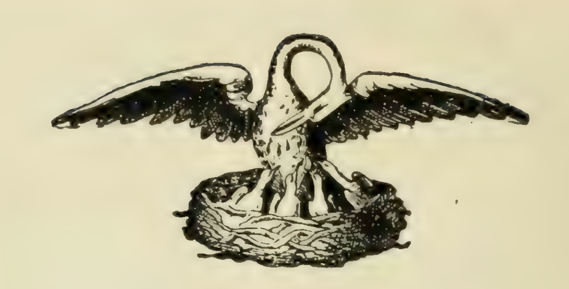
D'autres sont là, pareils à ces immondes hordes,
Écrasant le Sauveur sous des monts de défis,
Alors qu'Il tend vers eux, du haut des crucifix,
Ses deux grands bras de bronze en sublimes exordes.

Écumant du venin des haineuses discordes,
Et crachant un blasphème au Pain que tu leur fis,
Ils passent. Or, ceux-là, mon Dieu, qu'on dit tes fils,
Te hachent à grands coups de symboliques cordes.

Aussi, de par l'horreur des infinis exils,
Lamentables troupeaux, ces sacrilèges vils
S'en iront, fous de honte, aux nuits blasphématoires

Alors que sur leur front, mystérieux croissant,
Luira, comme un blazon de leurs tortures noires,
Le stigmate éternel de quelque hostie en sang.

Emile Nelligan.

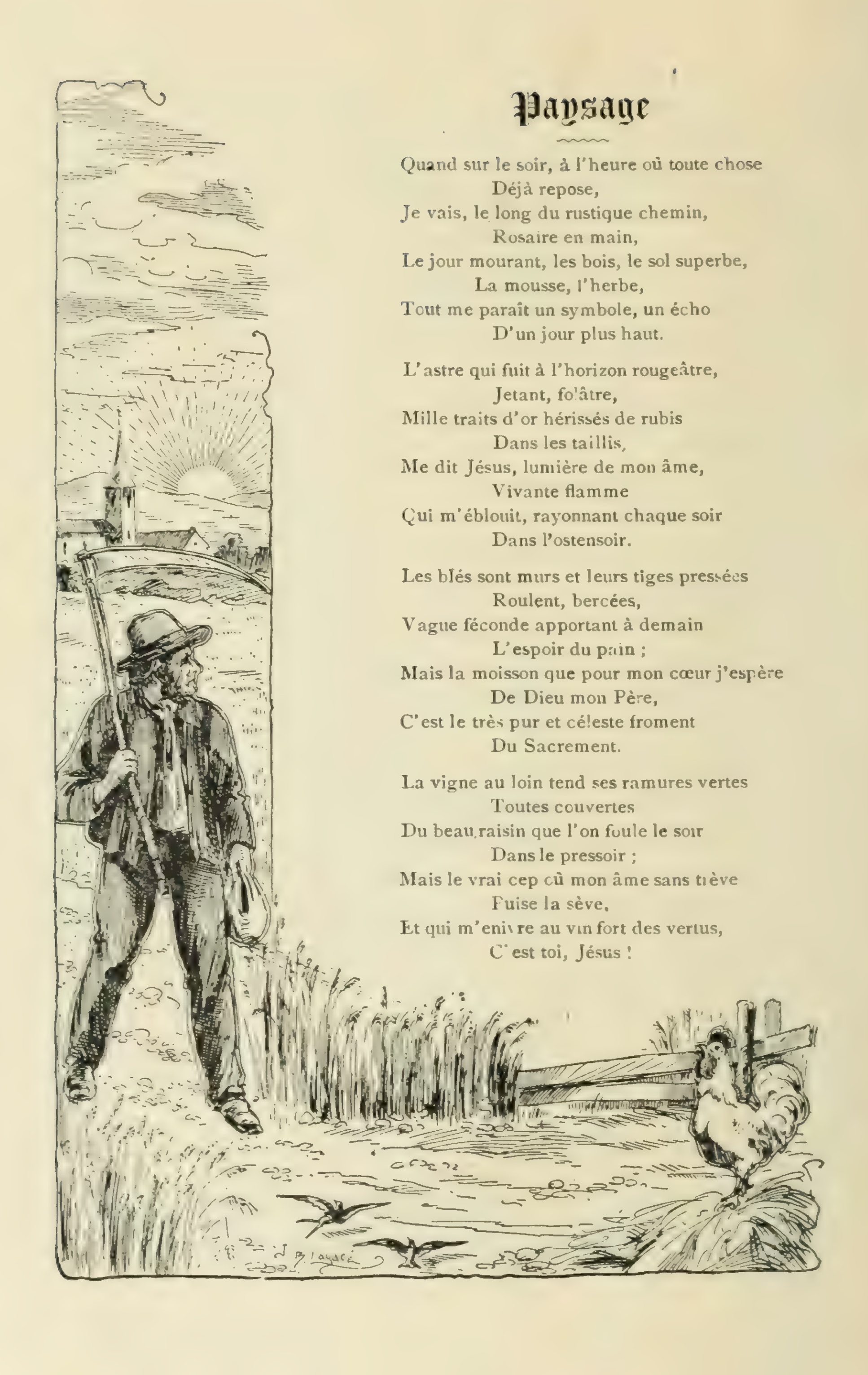


Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte :
En vain il a des mers sondé la profondeur ;
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,

Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

O Christ ! ainsi, pressé par l'amour sans limite
Dont ton cœur poursuivait cette terre maudite,
Au soir fatal du crime et de la trahison,
Au gibet d'infamie entraîné tout-à-l'heure,
Sur le point de quitter ta famille qui pleure,
Quand tu vis tes enfants sans pain dans ta maison,
Ton âme déborda d'une douleur immense.
Alors, pris d'un excès de sublime démence,
Déchirant ta poitrine en un geste puissant :
" Mangez, buvez, dis-tu, c'est ma chair et mon sang !"
Et pendant que tes fils, avides de pâture,
S'abreuvent à longs traits dans ton sein grand ouvert,
Et savourent sans fin l'étrange nourriture,
Tu tombes épuisé, Christ, ayant trop souffert !
Tu gémis sous les coups d'une longue agonie,
Tu te plains en accents d'amertume infinie,
Et, vaincu par l'amour autant que par la mort,
Quand la croix t'a reçu sur sa couche cruelle,
Tu jettes un grand cri vers la voûte éternelle
Et rends l'âme à ton Père en un suprême effort !...*

* Toute la première partie de cette poésie est d'Alfred de Musset. On a tâché de ne pas faire trop injure à la pensée du Maître en lui donnant un sens symbolique si différent de celui qu'il avait voulu exprimer. — [illegible].



Paysage

Quand sur le soir, à l'heure où toute chose
Déjà repose,
Je vais, le long du rustique chemin,
Rosaire en main,
Le jour mourant, les bois, le sol superbe,
La mousse, l'herbe,
Tout me paraît un symbole, un écho
D'un jour plus haut.

L'astre qui fuit à l'horizon rougeâtre,
Jetant, folâtre,
Mille traits d'or hérissés de rubis
Dans les taillis,
Me dit Jésus, lumière de mon âme,
Vivante flamme
Qui m'éblouit, rayonnant chaque soir
Dans l'ostensoir.

Les blés sont murs et leurs tiges pressées
Roulent, bercées,
Vague féconde apportant à demain
L'espoir du pain ;
Mais la moisson que pour mon cœur j'espère
De Dieu mon Père,
C'est le très pur et céleste froment
Du Sacrement.

La vigne au loin tend ses ramures vertes
Toutes couvertes
Du beau raisin que l'on foule le soir
Dans le pressoir ;
Mais le vrai cep où mon âme sans trève
Puise la sève,
Et qui m'enivre au vin fort des vertus,
C'est toi, Jésus !

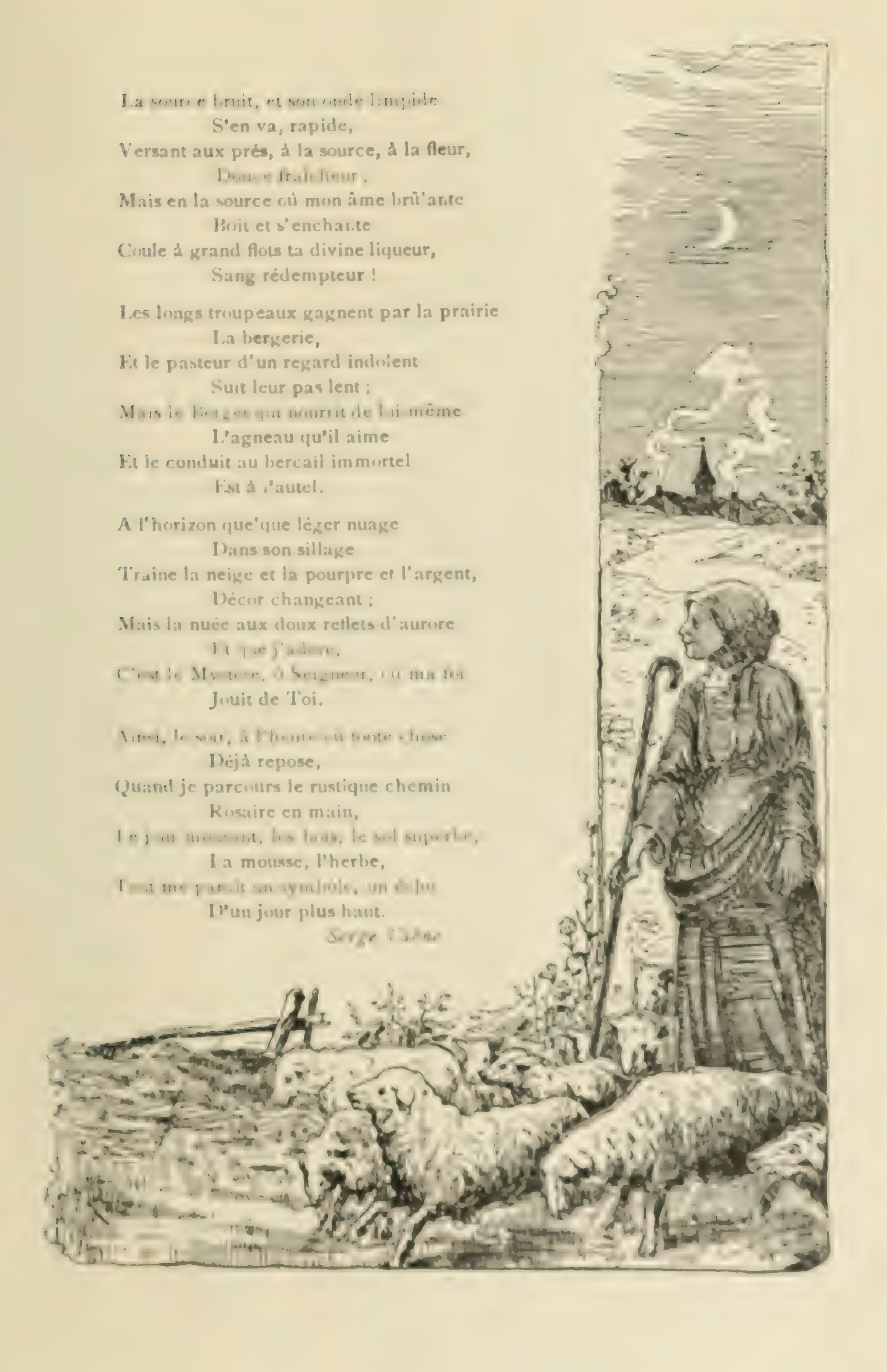
La source bruit, et son onde limpide
S'en va, rapide,
Versant aux prés, à la source, à la fleur,
Douce fraîcheur ;
Mais en la source où mon âme brûlante
Boit et s'enchante
Coule à grand flots ta divine liqueur,
Sang rédempteur !

Les longs troupeaux gagnent par la prairie
La bergerie,
Et le pasteur d'un regard indolent
Suit leur pas lent ;
Mais le Berger qui nourrit de lui-même
L'agneau qu'il aime
Et le conduit au bercail immortel
Est à l'autel.

A l'horizon quelque léger nuage
Dans son sillage
Traîne la neige et la pourpre et l'argent,
Décor changeant ;
Mais la nuée aux doux reflets d'aurore
Et que j'adore,
C'est le Mystère, ô Seigneur, où ma foi
Jouit de Toi.

Ainsi, le soir, à l'heure où toute chose
Déjà repose,
Quand je parcours le rustique chemin
Rosaire en main,
Le jour mourant, les bois, le sol superbe,
La mousse, l'herbe,
Tout me paraît un symbole, un [illegible]
D'un jour plus haut.

Serge [illegible]



Petit Vitrail

Jésus à barbe blonde, aux yeux de saphir tendre,
Sourit dans un vitrail ancien du défunt chœur
Parmi le vol sacré des chérubins en chœur
Qui se penchent vers Lui pour l'aimer et l'entendre.
Des oiseaux de Sion aux claires ailes calmes
Sont là dans le soleil qui poudroie en délire,
Et c'est doux comme un vers de maître sur la lyre,
De voir ainsi, parmi l'arabesque des palmes,
Dans ce petit vitrail où le soir va descendre,
Sourire, en sa bonté mystique, au fond du chœur,
Le Christ à barbe d'or, aux yeux de saphir tendre.

ÉMILE NELLIGAN





Table des Matières



Table des Matières

